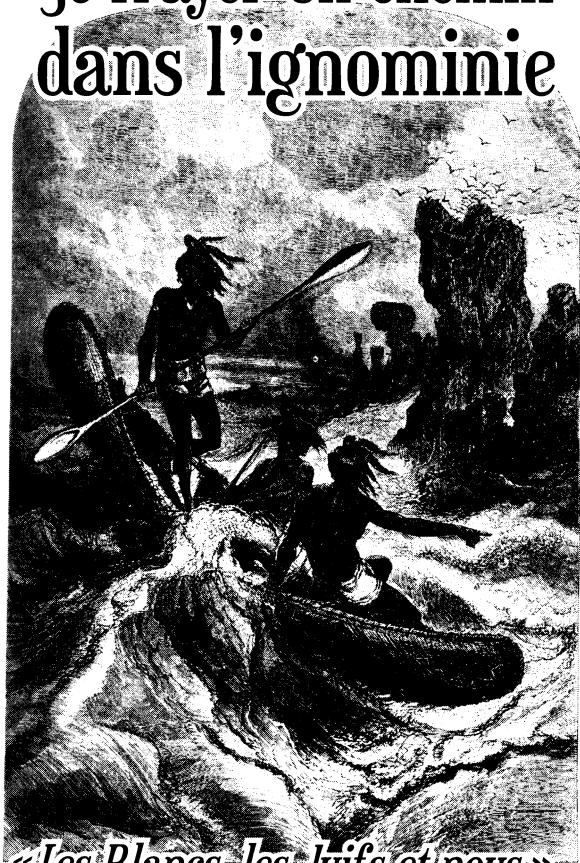


Se frayer un chemin dans l'ignominie



« *Les Blancs, les Juifs et nous* »,
un parcours de lecture

Océaniens. — Dessin de Foulquer.

Pour traverser l'épaisseur étouffante de cet opuscule de *racialist-fantasy*¹, il semble utile d'en établir un parcours de lecture. On ne proposera pas de citations décontextualisées qui pourraient certainement aussi être significantes par elles-mêmes, mais plutôt quelques morceaux choisis, classés. Une lecture critique, en somme, avec ses jalons, pour limiter le moment de dégoût et d'ennui passé en compagnie de ce texte, pour rentabiliser l'effort fourni à supporter cette prose.

1 H. Bouteldja, *Les Blancs, les Juifs et nous, vers une politique de l'amour révolutionnaire*, mars 2016, Editions La Fabrique.

Nous ne suivrons pas ici le plan de l'ouvrage. L'examiner ne manque cependant pas d'intérêt. Avec l'auto-préface « Fusillez Sartre ! » on fait exécuter Sartre par on ne sait pas exactement qui, les lecteurs sans doute, mais sans distinction de race, ou alors on suppose le lecteur « blanc », c'est plus probable, paternalisme oblige. Puis on s'adresse aux « Blancs » dans « Vous, les Blancs ». Puis aux « Juifs », « Vous, les Juifs », qui est beaucoup plus un « eux, les Juifs » vu le titre et le ton général. Puis on se définit à deux places dans une logique intersectionnelle « Nous, les Femmes indigènes » et « Nous, les Indigènes ». Enfin, on invite à « *l'amour* » promis dans le sous-titre, ou plutôt on convertit pour conclure avec « Allahou akbar ! », qui nous montre la voie, la dimension révolutionnaire s'étant perdue en route. Un plan simple et clair, simplement persuasif, dont le jeu des pronoms (nous, vous, eux) porte déjà assignation et hiérarchie, – sans doute ce qu'ils appellent des « *points de vue situés* ». Quand le point de vue se situe ainsi et fixe de cette manière les places de ses interlocuteurs, l'assignation de chacun à une case de la lecture raciale du monde est indéniable. On démontrera donc cet édifice pamphlétaire pour mieux en saisir, à côté de la logique générale, les interstices.

Si la lecture de ce texte doit être particulièrement vigilante, c'est parce que, et c'est le dernier aspect de cet avertissement avant de passer à la lecture (il faut bien quelques pincettes pour éviter de trop se *salir les mains*), le texte apparent en contient un deuxième dont la présence s'impose souvent en arrière-plan, comme un mauvais air qu'on n'a pas envie d'entendre. C'est un procédé caractéristique de ce genre de prose. Pour composer un pamphlet célien ou se mettre à la hauteur des éruccations variées des écrivains d'extrême droite, il ne faut maîtriser qu'un seul talent, celui de laisser affleurer pire que ce qu'on écrit explicitement. Il ne s'agit pas seulement d'éviter

des procès, c'est un *style* en soi. C'est la bonne manière pour travailler le ressentiment, c'est comme ça qu'on tripatouille les pires recoins de la mauvaise conscience et de la mauvaise foi et qu'on fait ce qu'on peut pour préparer le terrain idéologique favorable aux pogroms, massacres et génocides (« à gogo », voir plus bas). Deux textes en un donc : le premier est de la redite, provocatrice mais consensuelle dans une certaine aire, il se met au diapason du public qui lui est acquis en développant de manière plutôt scolaire les poncifs du PIR (c'est déjà pas rien). Mais le deuxième, c'est autre chose, c'est l'inconscient raciste, antisémite et négationniste qu'on laisse transparaître, qu'on distille dans un goutte-à-goutte empoisonneur, et là c'est proprement ignoble. On apporte à ceux qui n'osent pas encore se les formuler de quoi nourrir les fantasmes les plus abjects, on décomplexe, on travaille pour l'avenir.

Assignations et interclassisme

D'abord, et en tout état de cause, on est racialisé, donc fondamentalement raciste².

Rassurons-nous cependant pour commencer, avec une affirmation qui sera démentie dès les premières lignes du texte, « *les catégories que j'utilise : "Blancs", "Juifs", "Femmes indigènes" et "indigènes" sont sociales et politiques. Elles sont les produits de l'histoire moderne au même titre qu'"ouvriers" ou "femmes". Elles n'informent aucunement sur la subjectivité ou un quelconque déterminisme biologique des individus mais sur leur condition et leur statut* », page 13.

On retrouve cet argument formidable qui permettrait à lui seul de balayer toute l'histoire de la race et ce qu'elle

2 Cf. l'avant-propos : « Une question de mots ? »

trimbale comme saloperie, de laver le concept pour rendre son usage à nouveau licite et nécessaire aujourd'hui. La notion de « construction sociale » sert, comme toujours d'alibi absolu, on va pouvoir se lâcher. Rien sur ce qu'elle peut bien vouloir dire ni en quoi la race se retrouverait ainsi absolument renouvelée, au point de perdre complètement ce qui fait d'elle ce qu'elle a été. Et pourtant, on est bien proche d'autres conceptions plus *old school*, chez Mussolini qui affirmait par exemple « *Naturellement il n'y a plus de race à l'état pur. Même les juifs ne sont pas demeurés sans mélange [...] La race, c'est un sentiment, non une réalité* »³. Notre commerçante de l'assignation utilise alors les gros sabots d'autres patentes, celles d'un certain marxisme et d'un certain féminisme, sans doute universitaires l'une et l'autre, anti-subversives, très loin de toute forme de lutte, pour faire passer son nouveau produit pour ce qu'il n'est pas. Ces catégories de séduction, sont évidemment là pour cibler des publics particuliers, les ferrer pour en faire des clientèles captives.

Du côté du marxisme, on racle les fonds de tiroirs ouvriéristes en valorisant l'« ouvrier », figure la plus travailliste qui soit. Mais affirmer qu'ajouter « social » à « race » la viderait de toute assignation est purement performatif : il suffirait de dire qu'on ne le fait pas pour que cela ne se produise effectivement pas. On n'assigne pas, puisqu'on vous le dit, et la majuscule n'est là que pour distraire l'œil.

Alors, les Blancs et les Juifs, jusqu'ici, tout va bien ?

Pourtant, à la grande déception du lecteur, naïf mais néanmoins attentif (pas celui qui aime se laisser bercer par le ronronnement de la pensée raciale et balader jusqu'au bout), essentialisation, assignations et déterminismes socio-biologiques arrivent très vite.

3 In *Entretiens avec Mussolini*, Emil Ludwig, Tempus, avril 2016. Les entretiens datent de mars-avril 1932.

À propos des « Blancs » par exemple : « *Je n'ai jamais pu dire "nous" en vous incluant. Vous ne le méritez pas* », page 30. D'ailleurs tous les « Blancs », une fois proprement assignés (sans assignation), sont intrinsèquement moches, mais aussi dépositaires, bénéficiaires, activistes de la construction de l'État et de ses conquêtes, et donc coupables : « *Tout Blanc est bâtisseur de cette forteresse. [...] Attaqués de toutes parts, suscitant des haines aux quatre coins de la planète, acculés à justifier vos conquêtes, affaiblis par les résistances multiformes et surtout par les luttes d'indépendance, confrontés à votre laideur intrinsèque et à ce que vous considérez comme le paroxysme de votre folie – le nazisme –, il vous a fallu vous doter d'un appareil de défense global et structurel qui allait assurer la poursuite du projet impérial ainsi que la longévité et la survie de votre corps social* », pages 38 et 39. On ne se départira plus de cette manière de penser qui assimile systématiquement les habitants d'un État à sa politique, ceux qui résident dans un coin du monde à ce que les dirigeants de cet endroit commettent ou ont pu commettre par le passé. Se résoudre à assumer ces héritages lourdement symboliques, c'est s'assujettir définitivement et se condamner à l'impuissance réelle. On ne peut pas imaginer une perspective révolutionnaire, voire minimalement subversive, qui ne commencerait pas par le refus nécessaire et libérateur de les endosser.

En parlant d'héritage, on trouve ensuite cette idée très tribalo-communautariste et très contradictoire avec l'amour inconditionnel promis au même lecteur naïf sur la couverture : on aime d'abord sa race, puis les autres, et c'est un héritage : « *Mais Malcolm X ne peut pas aimer Genet sans avant tout aimer les siens. C'est son legs à tous les non-Blancs du monde. Grâce à lui je suis une héritière. D'abord, il faut nous aimer...* », page 22. La dernière phrase est bien à double sens, procédé qu'on retrouvera plus loin, « *il faut nous aimer* » semble vouloir dire « il

faut que nous nous aimions », qui serait un éloge finalement presque acceptable de l'amour-propre, alors qu'il faut aussi la lire littéralement « il faut nous aimer », c'est-à-dire que « nous aimer » (« nous » pour « moi, Houria » ?) est une obligation sur le registre du chantage, un « aimez-moi les uns, les autres ».

Un peu plus loin, le regard anti-émancipateur sur le passé, le présent et l'avenir se précise. Après le récit de la cicatrice rituelle qu'elle porte sur sa cuisse droite, paraphrasant Le Pen père, elle égrène les appartenances emboîtées en poupées russes, d'abord sa famille, puis sa communauté, enfin sa race, le tout saupoudré de nationalisme et de religion : « *J'appartiens à ma famille, à mon clan [le clan des chargés de com sans doute], à mon quartier [le V^e arrondissement de Paris ?], à ma race [blanche ou non-blanche ?], à l'Algérie, à l'islam. J'appartiens à mon histoire et si Dieu veut, j'appartiendrai à ma descendance* », page 72. Cette hiérarchie clanique des préférences se retrouve en plusieurs endroits, par exemple page 82 : « *Regardons nos parents, regardons nos frères, regardons les femmes de nos quartiers.* » C'est sans doute ainsi qu'on constitue ces « corps sociaux » dont le monde semble constitué, pour Houria Bouteldja.

D'ailleurs, toujours sans assignation, on maudit ce qu'on appelle les « *mariages mixtes* », assurément préjudiciables à la pureté de la race (toujours « *sociale* » bien sûr !) : « *Sans doute que déjà, l'adolescente que j'étais avait bénéficié de l'expérience de nos grandes sœurs qui (souvent) se sont cassé les dents sur ce mirage du blanc prince charmant. Un envoûtement qui leur a coûté une bagatelle [sic⁴] : la rupture familiale, la stigmatisation de leur mère coupable de les avoir "mal éduquées", la honte qui rejaillit sur tous mais aussi la culpabilisation, et en prime, la mauvaise*

4 Bagatelle, bagatelle... pour quoi déjà ? Pour une « enfumade » par exemple ? Dans tous les cas, on y voyagera jusqu'au bout, mais si c'est à crédit, à qui veut-on en faire payer les traites et qui veut-on envoyer au casse-pipe ?

réputation... Sait-on combien de nos sœurs se sont suicidées, prises dans le feu de la bataille que se sont livrée les deux patriarcats ?», page 76. Là aussi on agite la mort et la catastrophe, comme une malédiction, on cherche, encore et toujours, à répandre la terreur : rêver d'un « *mariage mixte* » mène au suicide.

Toujours sans assignation aucune, on brasse le pathos avec de minables simplifications sociologisantes et on mobilise un véritable populisme de la race. « *Avant tout, je suis une victime. Mon humanité, je l'ai perdue. En 1492 puis de nouveau en 1830 [ndlr : conquête de l'Algérie]. Et toute ma vie, je la passe à la reconquérir. Toutes les périodes ne sont pas d'égale cruauté à mon égard, mais ma souffrance est infinie. Depuis que j'ai vu sur moi s'abattre la férocité blanche*⁵ [à l'Institut du monde arabe sans doute], je sais que plus jamais je ne me retrouverai. Mon intégrité est perdue pour moi-même et pour l'humanité à jamais. Je suis une bâtarde », page 26. Dans cette litanie, où l'auteur se construit en véritable allégorie du ressentiment, en se présentant avant tout comme une victime, on retrouve à la fois, *Les Aventures d'un Christophe Décolonial* (ou Décolombial ?) et un *Nouveau monde* dans lequel Sitting Bull, de guerrier actif et acteur de son émancipation, deviendrait Pocahontas, « racisé.e.s » et passif.

« *Au-dessus de moi, il y a les profiteurs blancs. Le peuple blanc, propriétaire de la France : prolétaires, fonctionnaires, classes moyennes. Mes oppresseurs. Ils sont les petits actionnaires de la vaste entreprise de spoliation du monde* », page 26. L'interclassisme est de rigueur, à un point hallucinant, surtout au vu des courbettes qu'on l'a vue exécuter depuis le début du livre pour séduire la frange assignée au marxisme de son lectorat (électorat futur ?). Un interclassisme sérieux, militant.

5 Cf. note 22 du « Parcours de lecture ».

Il ne s'agit pas de nier qu'il existerait des classes (on déteste d'ailleurs celles du bas et du milieu), mais bien d'inverser qui détient le pouvoir, pour se permettre de chercher à mobiliser, au nom d'un autre paradigme, la race, la victime, la religion, la patrie, ou ce qu'on voudra trouver d'instrument de cohésion fondé sur la haine des autres, des prolétaires contre d'autres prolétaires, pour, en bon bourgeois de la politique, pouvoir acquérir encore plus de pouvoir. Houria Bouteldja, dont chacun connaît la catégorie socioprofessionnelle, est donc opprimée par les prolétaires blancs, « *propriétaires de la France* ». En voilà une belle leçon d'économie politique sur la propriété privée, les moyens de productions *et tutti quanti*.

En prolongement de cet interclassisme, aux pages 30-31, elle glose sur l'innocence des « *Blancs* », majuscule italique, qui se représenteraient eux-mêmes comme « *des anges* » : « *Un nouveau-né est moins innocent. Il se pourrait même qu'il paraisse plus vicieux parfois.* » On retrouve cette rhétorique de l'innocence qui vient justifier bien des massacres (on pense à Abaaoud et à son « *personne n'est innocent* » pour justifier les attentats du 13 novembre 2015 à Paris contre des clients et employés de cafés, d'un stade et le public d'une salle de concert). Après le reproche de l'innocence, logiquement, l'accusation se précise. La culpabilité est tout de suite évoquée : « *Vous vous êtes faits anges. Des anges affranchis de toute justice terrestre. Vous faites de vos victimes des bourreaux et de l'impunité votre royaume.* » L'appel à la punition divine devient évident, on est déjà avec les anges, la justice terrestre et un royaume qui n'est justement pas celui de Dieu, d'autant plus nécessaire que la justice des hommes est « blanche » et fabrique d'impunité...

Les anges l'inspirent et ouvrent un chemin poétique, qui se perd rapidement dans le non-sens. Globalement, la poésie

revendiquée en couverture et qui voudrait traverser l'écriture (quoi d'autre pour justifier l'incohérence, le ton péremptoire, les sauts du coq à l'âne, d'Australie en Iran, de 1492 à 1942... ?), est largement maltraitée, ne serait-ce que par ce perpétuel éloge de la bêtise et de l'ignorance, affichée, sans doute, comme un indice d'arrogance, cette vertu « indigène » qu'Ahmadinejad partage avec les orateurs du PIR. Parlons donc poésie, ce sera rapide. Il suffira de s'appuyer sur la citation du poème de Baudelaire *Réversibilité*, page 31 : « *Vous êtes des anges, parce que vous avez le pouvoir de vous déclarer anges et celui de nous faire barbares.*

*Anges pleins [sic] de bonté, connaissez-vous la haine ?
Les poings crispés dans l'ombre et les larmes de fiel
Quand la vengeance bat son infernal rappel
Et de nos facultés se fait le capitaine
Anges pleins de bonté, connaissez-vous la haine ? »*

C'est une caricature de cette manière d'imposer un manichéisme justifiant un imaginaire guerrier, supposé sans doute apte à galvaniser les foules. C'est un grossier contresens qui permet d'emporter Baudelaire dans cette vague décoloniale d'ignorance assumée. On utilise ces vers en sous-entendant que cette haine du poète, représentant sans doute « les indigènes », s'adresserait à l'ange, figurant « les blancs ». Pour cela elle ne craint pas de transformer le texte en mettant les « anges » au pluriel, alors que Baudelaire emploie le terme au singulier. Et pour cause, puisque le poète s'adresse ici à la femme idéale, rêvée, qu'il adore, et la haine, le fiel et la vengeance ne sont en aucun cas dirigés contre elle, contrairement à ce que suggère le texte, mais contre cette réalité insupportable dans laquelle le poète est écrasé par le spleen. Au contraire, l'ange vient apporter la possibilité d'un ailleurs que le poète peut atteindre à travers les femmes, mais aussi l'ivresse. « *Enivrez-vous, eni-*

vrez-vous sans cesse de vin, de poésie, de vertu, à votre guise. »⁶ Voilà pour l'usage décolonial du personnage. Bon courage. Contrairement à Genet, il est assez probablement, dans ce contexte, irrécupérable ! Double entourloupe littéraire donc, qui, comptant sur l'ignorance supposée de ses lecteurs, montre bien de quelle malhonnêteté intellectuelle Bouteldja et son comité de relecture se chauffent. Baudelaire rejoint ainsi Aimé Césaire parmi les auteurs détournés ou mal compris, mais aussi Fanon. Cette « haine » dont on voudrait trouver un écho chez Baudelaire, on l'exprime plus clairement par moment, et là, on atteint véritablement les limites du ridicule : « *Je suis détentrice du feu nucléaire* », page 24. Effectivement, la confusion radioactive est présente à un tel degré d'intensité...

Face à tant de haine et tant de culpabilité impunie, une ouverture, un espoir ?

« *Je vous le concède volontiers, vous n'avez pas choisi d'être blancs. Vous n'êtes pas vraiment coupables. Juste responsables* », page 41. Plus question là de prétendre ne pas assigner. Non, juste le verdict rendu par le tribunal décolonial, qui fait gentiment écho à la formule liée au scandale du sang contaminé dans les années 90, « responsable mais pas coupable » ! Toujours des sous-entendus et des effets d'écho. Pureté de la race, quand tu nous tiens...

Un peu de généalogie : on voudrait comprendre comment s'est inventée cette « race blanche » dont il est tant question. Page 41 : « *La race blanche a été inventée pour les besoins de vos bourgeoisies en devenir car toute alliance entre les esclaves pas encore noirs et les prolos pas encore blancs devenait une menace pour elles. Dans le contexte de la conquête de l'Amérique, rien ne prédestinait vos ancêtres à devenir blancs. Au contraire, toutes*

6 « Enivrez-vous », in Charles Baudelaire, *Le Spleen de Paris*, 1869.

les conditions de l'alliance entre esclaves et prolétaires étaient réunies. Il s'en est fallu de peu. Devant cette menace, ceux qui allaient constituer la bourgeoisie américaine vous ont proposé un deal : vous intéresser à la traite des Noirs et ainsi vous solidariser de l'exploitation des esclaves.[...] Depuis, ce qui nous sépare n'est ni plus ni moins qu'un conflit d'intérêts entre races aussi puissant et aussi structuré que le conflit de classe. » Ce passage est supposé nous faire remonter aux origines de la construction *new look* de la race. Avant l'esclavage, lors de la conquête de l'Amérique, dont la date devient effectivement le nom d'un basculement magique, il aurait pu ne pas y avoir de races. Un paradis désormais impossible qui sert à légitimer la nécessité des races comme un résultat historique. Si on y regarde de plus près, c'est très confus : en gros, les races ont été inventées dans un deal proposé aux « blancs » par la future bourgeoisie américaine pour asseoir sa suprématie et les faire bénéficier de quelques dividendes de l'esclavage. Remarquons que les classes n'existaient pas encore non plus, ou plus exactement qu'il n'y avait que des prolos et des esclaves, les deux incolores, mais pas de bourgeoisie, on se demande alors si salariat et esclavage étaient autogérés. Précisons à toutes fins utiles que l'esclavage avait cours depuis longtemps, et même avant 1492, et même ailleurs qu'en Occident. Le fatras pseudo-marxiste, dans une sauce simplificatrice à pleurer et aux accents rances de complotisme étonne dans un livre édité dans la maison d'édition où s'ébattent les néo-marxistes racialisés de la revue *Période*. On voit bien de quoi la démonstration si bancal accouche : à la notion de « conflits d'intérêts entre races », autrement dit on valide ici la « guerre des races », ce qui tout de suite fait terriblement envie. On comprend alors pourquoi le raisonnement n'avait pas besoin de tenir la route. Il s'agissait juste d'en arriver là. Ce conflit serait « aussi puissant et aussi structuré que

le conflit de classe », nous dit-on. Mais ce qui fait la puissance et la structure d'un conflit, ce sont les forces en présence, les batailles qui se mènent, les pratiques, les luttes, les formes d'organisation qui se développent. Et là, où trouvera-t-on les grèves, blocages, comités de luttes, émeutes, ou même les syndicats de la race ? Le PIR, à lui seul prétendrait-il en incarner le fantasme ? Et après beaucoup de manœuvres politicardes, la première proposition véritablement appropriable dans ce registre est sans doute la non-mixité de race promue par exemple par « le camp d'été décolonial » réservé aux personnes « non-blanches » de l'été 2016.

On est aussi bien sûr dans le registre de la théorie des privilèges : page 37 par exemple, on apprend que les blancs n'existent « *que soutenus par les pouvoirs nationaux ou impériaux qui garantissent votre suprématie* » [vous, les blancs], d'où le refus de « *renoncer à l'infinité des privilèges de la domination coloniale* ». Il est question de « *vos arsenaux militaires* ». Ce n'est pas seulement évidemment faux et grotesque, c'est aussi très accusatoire, toujours... Toujours ce sale interclassisme répandu à tout va, « *vous êtes une puissance collective* ». Les termes du registre subversif sont récupérés pour composer une accusation raciale. Parmi les privilèges, « *la vie* », alors que Bouteldja prend des balles tous les jours, sans doute sans protection sociale. On apprendra, qu'« *à niveau social équivalent, il vaut toujours mieux être blanc* ». Où ça, au Qatar, par exemple ? En tout cas, considérer qu'à taux de mélanine équivalent, il vaut toujours mieux être riche, paraît plus évident. « *Les pouvoirs nationaux ou impériaux qui garantissent votre suprématie* ». Mais de quelle « suprématie » parle-t-on exactement en énonçant cela, à part de ce qui pourrait exciter deux néo-nazis finauds qui en rêvent ? Et de quel Empire s'agit-il ? Celui de Soral, celui de Negri ? Ou son avatar repris par les agents du Comité

invisible? Sont-ils « blancs », d'ailleurs, ces « Empires »? Possèdent-ils des « arsenaux militaires »?

Page 42, on en apprend un peu plus sur cette notion tant employée de « privilège », notion centrale, *checked* ou pas. « Vous l'aurez compris, je ne m'adresse pas à vous indistinctement. Vous êtes traversés par de nombreuses contradictions dont celle de classe. Je ne parle qu'à deux catégories d'entre vous : d'abord, les prolos, les chômeurs, les paysans, les déclassés qui progressivement renoncent au politique ou glissent inexorablement du communisme vers l'extrême droite, les minorités régionales écrasées par quelques siècles de centralisme forcené et l'ensemble des laissés-pour-compte, que vous nous aimiez ou pas. En un mot les sacrifiés de l'Europe des marchés et de l'État, de moins en moins providentiel et de plus en plus cynique. Ensuite, aux révolutionnaires qui ont conscience de la barbarie qui vient. » On pensait pourtant, pour l'avoir lu dans un autre livre de *La fabrique*, que c'était plutôt l'insurrection qui devait venir... À chacun son millénarisme sans doute. Plus sérieusement, quand elle s'adresse aux « Blancs », on apprend donc qu'elle les divise en deux catégories. D'abord les « prolos » (quelle familiarité) et associés, ceux qui « renoncent au politique ou glissent inexorablement du communisme [et le meilleur sans doute] vers l'extrême droite » C'est bien, comme on le voit ici et à d'autres endroits du livre, aux adeptes de Soral et Dieudonné, sans doute particulièrement à ceux qui ne sont pas assez nationaux pour se trouver à l'aise dans cette aire, qu'il s'agit de faire de l'œil et de proposer un devenir séparatiste plus conséquent. C'est d'ailleurs sans doute pour eux qu'elle affirme un peu plus loin son mépris de la gauche en traitant les militants blancs de « baltringue[s] ». Elle s'adresse donc aussi dit-elle « aux révolutionnaires qui ont conscience de la barbarie qui vient ». Ah, nos amis sont là aussi? Là on développe un peu, et on prétend parler de luttes sociales (c'est ça qui leur

parle, aux révolutionnaires, non ?). Pour ceux que l'économie politique intéresse « *le capitalisme sous sa forme néolibérale poursuit son œuvre impitoyable* ». Sans doute faut-il arrêter d'écouter les conférences de Lordon, bien qu'il soit lui aussi un autre poulain de La Fabrique. Son « œuvre impitoyable », c'est peut-être de l'art brut décolonial. Le monde ne serait-il donc rien d'autre qu'une vieille série américaine ? Dallas et son monde ou rien ? Attention à ces références de « blancs », chère Houria. En quoi consiste donc l'œuvre-impitoyable-du-capitalisme-sous-sa-forme-néolibérale ? « *Il grignote vos acquis sociaux ou, pour le dire d'une manière plus juste, vos privilèges.* » Alors voilà, dans le cadre de la campagne nationale manger-bouger, on lutte contre le grignotage. Mais en quoi, à part pour les versants les plus conservateurs du Medef, les « *acquis sociaux* » sont-ils à considérer comme « *des privilèges* » ? Et quand il sont « *grignotés* », ne le sont-ils pas pour tous les « *prolos* » (terme qui semble d'ailleurs dans son énumération, signifier en réalité « ouvrier », dans une vision réductrice et assez stalinienne orthodoxe de ce que peut désigner « prolétaires »), travailleurs ou pas, réguliers ou pas, quelles que soient leurs origines ou leur histoire ? En quoi y aurait-il un clivage racial là-dedans ? Voilà où intervient la race : « *Vous nous avez sommés de voter utile. Nous avons obéi. De voter socialiste. Nous avons obéi. Puis de défendre les valeurs républicaines. Nous avons obéi. Et surtout de ne pas faire le jeu du Front national. Nous avons obéi. En d'autres termes, nous nous sommes sacrifiés pour vous sauver, vous* », page 43. Toujours la rhétorique du sacrifice des « *indigènes* ». Ils se sont sacrifiés à tort pour les « révolutionnaires blancs » (ou pour défendre des intérêts de classe par exemple), alors qu'ils doivent le faire pour leurs intérêts de race (comme les femmes non blanches qui doivent se sacrifier pour défendre les hommes de leur communauté quand ils les agressent, comme

on le verra plus loin). Drôle de vision de la révolution que cette idée des révolutionnaires qui se seraient servis des « indigènes » en leur demandant de voter PS et de défendre la république. À qui parle-t-elle, en vérité ? Plutôt aux pontes du Parti socialiste qu'aux « révolutionnaires ». Cela fait un bon moment déjà que les gens de l'espèce de Bouteldja (ceux qui veulent régner et pour cela écrasent allègrement les autres, qui négocient postes de pouvoir et subventions pour mieux encadrer et gérer les populations dites « à risque ») sont soumis aux rigueurs de l'austérité, alors il y a de l'eau dans le gaz. Du coup « l'antiracisme » prend son « autonomie », on change d'avis et on décide, parce que l'heure de l'adolescence est venue, de désobéir, de cracher un peu dans la soupe, en menaçant de faire le jeu du Front national. Quand on vous dit qu'en France, on ne manque pas d'idées, et « décoloniales » par-dessus le marché ! On ne prend à nouveau rien en compte de la réalité des conflits sociaux et des mouvements émancipateurs. D'ailleurs voilà le portrait qui est fait de ces interlocuteurs particuliers qu'on fouette tout en les draguant : « *Votre patriotisme vous force à vous identifier à votre État. Vous fêtez ses victoires et pleurez ses défaites* », page 46. Mais à quels « révolutionnaires » s'adresse-t-elle, animés de quel projet révolutionnaire ? Les « révolutionnaires blancs » sont disqualifiés, elle ne voit pas « *ce qui pourrait vous faire renoncer à la défense de vos intérêts de race qui vous consolent de votre déclassement et grâce auxquels vous avez la satisfaction de (nous) dominer* », page 44. « *Intérêts de race* », comme ça fait envie, ça aussi. Irrécupérables donc, ces révolutionnaires forcément accrochés à leurs acquis sociaux de privilégiés ? Contrairement aux « Juifs » qui n'auront pas cette chance et disparaîtront du livre avant que la solution ne soit proposée, la conversion finale leur ouvrira une voie royale pour en sortir.

Roman décolonial contre roman national

L'histoire elle-même est convoquée pour enfoncer le clou du racialisme, dont une des armes est l'emploi d'un vocabulaire approprié, saturé par la race. Le point de vue décolonial ne se réappropriera aucune figure suspectée de « blanchité », y compris, et particulièrement, celle du refus d'obéissance. « Blancs » ils sont, « blancs » ils resteront, quoi qu'ils aient accompli, quel que soit le courage de leurs engagements : on ne veut ni des porteurs de valises, ni des Justes. Au contraire, ces figures sont proprement insupportables, puisqu'elles réinsufflent de la politique, de la conflictualité, du refus et du commun, là où on veut de la séparation et l'obéissance aux assignations nationales ou raciales.

Les porteurs de valises sont, dès la première note de bas de page, définis comme « *militants blancs* » page 15. Ils sont ensuite fondamentalement discrédités, leur « *héroïsme* » a une « *race* », une couleur, et ce n'est pas la bonne (toujours en termes de constructions sociales, bien sûr). « *Entre mon crime [le fait d'avoir été « blanchie*] et moi, il y a les belles idées : les droits de l'homme, l'universalisme, la liberté, l'humanisme, la laïcité, la mémoire de la Shoah, le féminisme, le marxisme, le tiers-mondisme [Voyageons léger ! Débarrassons-nous donc de tout ce fatras superflu]. Et même les porteurs de valises. Eux, ils sont à la cime de l'héroïsme blanc. Je les respecte pourtant. J'aimerais les respecter plus mais ils sont déjà les otages de la bonne conscience. Les faire-valoir de la gauche blanche », page 24. Faudrait-il alors, puisqu'ils sont « *otages* » et « *faire-valoir* », fusiller aussi les porteurs de valises ?

S'agissant des Justes, le ton se fait plus dur, insultant même. « *Décidément, je l'aime bien mon cousin* [ce qui caractérise ce cousin c'est qu'il ne connaît pas l'existence d'Hitler].

Il est comme une clairière au milieu de la forêt. Quand je pense à tous ces escrocs qui cambriolent notre histoire [notons que les escrocs ne cambriolent pas, ils escroquent, et là on peut se demander qui escroque qui? Par ailleurs, mettre dans la même phrase, sans plus de raisons que cela, « escroc » et « histoire », c'est convoquer un des gimmicks utilisés par les négationnistes pour désigner ceux qui s'opposent à la négation de l'existence des chambres à gaz], qui s'y introduisent par effraction pour par exemple nous décorer au motif que nous vous avons protégés contre Vichy. Nous voilà élevés au rang de JUSTES. Suprême honneur! Et pourtant quelle injure. Quelle perversité. Un crachat au milieu de la figure. Faut-il être veule pour accepter une telle distinction? », page 56. Bouteldja prend le pouvoir, lorsqu'elle s'arroge le droit de parler à la place des « premiers intéressés », et elle se parachute représentante de tous « les Arabes », même ceux qui ont protégé des juifs contre Vichy. Mais pas seulement. Avec ce jeu rhétorique pervers, qui constitue une des grosses ficelles de son discours, en déclarant que décorer des Justes du Maghreb c'est leur cracher à la figure et qu'ils sont « veule[s] » d'avoir accepté ce statut, c'est en fait elle qui les méprise, leur envoie ses insultes et « un crachat au milieu de la figure ». « Car s'il existe des Justes en terre européenne, qui ont risqué leur vie pour protéger des Juifs, c'est parce qu'une grande partie de leurs concitoyens étaient antisémites. Mais que signifie cette distinction pour nous qui n'avons pas collaboré et qui vivions aussi sous le joug de l'Occident? [on apprend donc que c'est le « joug de l'Occident » qui a exterminé juifs, tziganes, homosexuels, noirs, fous... et pas les nazis. La question de l'extermination n'est d'ailleurs pas exactement celle de « vivre sous le joug de l'Occident ». Par ailleurs, qui désigne exactement le « nous » qui n'a pas « collaboré »?] Car faire Juste un indigène, c'est inventer un contraste,

construire une opposition de toutes pièces entre lui et ses frères de sang, c'est marquer au fer rouge la masse indigène du sceau de l'infamie antisémite. Si Mohamed V était un Juste, c'est que les Marocains ne l'étaient pas. Enfoirés ! Cessez de nous souiller. La manipulation n'a qu'un seul but : partager la Shoah, la diluer, déraciner Hitler, et le déménager chez les peuples colonisés et au final, blanchir les Blancs. Universaliser l'antisémitisme, en faire un phénomène intemporel et apatride [encore une inversion perverse, personne n'a jamais considéré que l'antisémitisme est apatride, en revanche, ce sont bien plutôt les juifs que les antisémites accusaient justement d'être apatrides. On est d'ailleurs tellement pour la race et ses racines, qu'on se préoccupe de ne pas « déraciner Hitler »], c'est faire d'une pierre deux coups : justifier le hold-up de la Palestine et justifier la répression des indigènes en Europe», page 57. Observons que la fin de la phrase est complètement absurde, à part si les juifs contrôlent le monde. Par exemple, la répression d'octobre 61 serait-elle donc encore un coup des juifs ? Seul le ciel sait que, sous sa cagoule, Papon était philosémite.

Ce qu'on réserve aux juifs

Comme on a déjà commencé à le percevoir, on est aussi bien sûr obsédé par les juifs, auxquels on consacre toute une partie du texte, et on joue avec les ressorts les plus éculés d'un antisémitisme finalement très vieille France. À plusieurs reprises, les poncifs antisémites surgissent, comme un sous-texte plus terrible que ce qui s'exprime ouvertement : « *Le philosémitisme n'est-il pas le dernier refuge de l'humanisme blanc ?* », page 18. En somme, ne pas détester les juifs est le pire produit de « *l'humanisme blanc* » dont l'aspiration universaliste est immédiatement discréditée par l'adjectif. L'antisémitisme est

donc le moyen d'attaquer « *l'humanisme blanc* » dans son « *dernier refuge* ». Pourquoi se priverait-on d'un tel atout ?

D'ailleurs, dès le début du chapitre « Vous, les Juifs », une anecdote édifiante et complètement tordue, d'une « *exquise perfidie* » sans doute, comme elle dit, permet à nouveau au sous-texte d'affleurer, et autorise un très simple et direct antisémitisme. « *Je déteste les Juifs* », trouve-t-on dès le premier paragraphe qui leur est consacré. Qu'on se le tienne pour dit. L'affirmation, qui en elle-même ne manque pas de clarté, est prise dans le récit d'une anecdote détournée (le procédé est récurrent). « *Un jour, un juge israélien, Moshe Landau, célèbre pour avoir présidé le procès d'Adolf Eichmann, a dit : "Je déteste les Arabes, ils me rappellent tellement les [Juifs] Séfarades". Exquise perfidie, n'est-ce pas ? Ça me donne envie de le paraphraser : Je déteste les Juifs, ils me rappellent tellement les Arabes. C'est vrai, vous m'êtes très familiers.* » La familiarité inquiétante de la détestation. Pour permettre sa paraphrase alambiquée, il lui faut cependant rétablir « *Juifs* » entre crochets. Ce paragraphe vient juste après l'exergue : « "Mais qui est Hitler ?" *Mon cousin du bled* », page 49. Antisémites et négationnistes, *welcome* !

Juste après, le « *Juif* » est défini par sa servilité et par une signifiante « *soif de vouloir se fondre dans la blancheur* ». « *On ne reconnaît pas un Juif parce qu'il se déclare Juif.* [là elle est d'accord avec Hitler, toujours sans assignation. Pour le Juif, ce n'est pas son « *ressenti* » qui est déterminant] *mais à sa soif de vouloir se fondre dans la blancheur, de plébisciter son oppresseur et de vouloir incarner les canons de la modernité.* » Le juif est donc servile, la lie de l'humanité en somme. Plus loin : « *Je vous reconnaîtrais entre mille, votre zèle est trahison* » Encore la servilité, toujours définitoire. Comment reconnaître un juif ? Au fait que c'est une merde humaine. Et ça marche dans les deux sens : cherchez le traître, vous trouverez le Juif. La figure

de la duplicité est systématiquement convoquée : le Juif est un escroc. Fusiller Sartre pour réhabiliter Goebbels ?

Et surtout « Juifs », méfiez vous parce que quoi qu'il en soit Bouteldja vous reconnaît et vous reconnaîtra. Dommage que ce singulier talent de détecteur infailible de race soit gâché, il aurait sans doute réjoui et pu servir utilement, à quelque 60 ans près, par exemple auprès de la Direction de l'aryanisation économique (DAE) du Commissariat général aux questions juives (CGQJ), outil principal de la mise en place de la « solution finale au problème juif » en France, dirigé d'une main de fer par Louis Darquier de Pellepoix⁷ et chargé du volet

7 Quelques années avant la guerre, Darquier était déjà un agitateur antisémite, sympathisant puis adhérent de l'organisation monarchiste et antisémite l'Action française. Après avoir quitté les Croix-de-feu, jugés définitivement trop modérés, il crée son propre parti après la victoire du Front populaire, le Rassemblement antijuif de France, et s'éloigne du nationalisme français germanophobe en général et de l'Action française en particulier pour se rapprocher des thèses de l'Allemagne nazie et d'Hitler. Il fonde le journal *La France enchaînée*, organe officiel de son parti, un des nombreux partis (et organisations) de l'époque à placer la déchéance, l'enfermement ou l'extermination des juifs comme priorité absolue de son programme. Imposé comme commissaire général aux questions juives par les autorités allemandes en mai 42 et le 15 juillet 1942, il participe aux derniers préparatifs techniques de la rafle du Vel' d'Hiv' des jours suivants. À la fin de la guerre, il fuit pour l'Espagne sous la protection de Franco, et sera condamné à mort par contumace en 1947. On entendra dès lors assez peu parler de lui jusqu'à ce qu'en 1978, un entretien réalisé par Philippe Ganier-Raymond paraisse dans le magazine *L'Express*, avec pour titre, et en couverture : « *À Auschwitz, on n'a gazé que les poux* », provoquant un scandale retentissant. Immédiatement, les petits cénacles négationnistes internationaux s'emparent de l'affaire et de ses propos, Robert Faurisson en tête, puisque ce sera à la suite de « l'affaire Darquier de Pellepoix » que Faurisson jugera dans une lettre envoyée à plusieurs journaux le 1^{er} novembre 78 que « *le moment est venu* », que « *les temps sont mûrs* » et que ces propos « *amèneront enfin le grand public à découvrir que les prétendus massacres en "chambres à gaz" et le prétendu "génocide" sont un seul et même mensonge, malheureusement cautionné jusqu'ici par l'Histoire officielle*

administratif de la persécution des juifs de France pendant le régime de Vichy, avec pour problématique principale « comment débusquer le juif? ».

Page 52, les juifs sont avant tout les « *dhimmis de la République* », « *Certes, dhimmis, c'est mieux qu'untermenschen mais vous restez à la merci de la météo politique.* » La menace est claire : « *untermensch* »⁸ le « Juif » peut donc redevenir, en fonction de la météo. Mais qui fait donc la pluie et le beau temps? Voici d'ailleurs une citation de Fanon que n'ont pas encore détournée nos « décoloniaux » : « *Quand vous entendez dire du mal des Juifs, dressez l'oreille, on parle de vous.* »

On a aussi droit au pacte avec le diable, qui vient juste après le peuple élu, comme une inversion perverse : « *C'est la part amoureuse du monde blanc qui vous a poussés à signer ce pacte avec le diable* », page 51, figure ultime de la duplicité, et dans un paragraphe qui en fait à peine un sous-texte. « *En fait, si, vous avez bien été élus, par l'Occident. Pour trois missions cardinales : résoudre la crise de légitimité morale du monde blanc, conséquence du génocide nazi, sous-traiter le racisme républicain et enfin être le bras armé de l'impérialisme occidental dans le monde arabe. Puis-je me permettre de penser qu'en votre sein, c'est la part amoureuse du monde blanc qui vous a poussés à signer ce pacte avec le diable?* » Pour la première mission, s'il s'agit de la création de l'État d'Israël en

(celle des vainqueurs) et par la force colossale des grands moyens d'information. » Faurisson déclenche alors sa propre affaire et monte enfin sur le devant de la scène, se faisant connaître, par la révélation du « mensonge de l'holocauste » : les chambres à gaz n'auraient été que des douches et les véritables victimes de la guerre sont les Allemands... Faurisson et les négationnistes en général doivent donc énormément à Louis Darquier de Pellepoix.

8 Ce terme, « sous-hommes » en allemand, a été détourné *post-mortem* de l'œuvre de Nietzsche par sa sœur au profit des nazis, il servait à désigner les juifs, par exemple dans *Mein Kampf*.

1947, c'est employer toujours le même procédé qui permet de passer sans transition d'Israël à la société française, dans une vision du monde complètement astigmatique, *history & geography blind* pourrait-on dire, en même temps qu'elle rend les termes « juifs » et « Israël » interchangeables. En tout état de cause, les « Juifs » sont constitués en « *corps social* » homogène (ils sont « *de droite* » par exemple affirmera-t-elle au Lieu Dit). Page 51 encore, elle est « *bien obligée de le reconnaître, vos choix idéologiques, bien que disparates, sont déterminés par votre condition* ». Il y a donc une condition du juif, des choix disparates mais qu'on va faire consister en une cohérence, la race mérite bien ça. Apatrides, les « juifs » sont « *internationalistes* », les salauds, mais aussi sionistes, et apologistes du mythe républicain, rien de bien appréciable aux yeux d'une nationaliste panarabe pro-palestinienne, si ? Une race peut-être, un peuple, pourquoi pas, à voir ce qu'on en fait, mais le peuple élu, il ne faut pas exagérer. Puis elle se ravise : « *En fait, si, vous avez été bien élus, par l'Occident* », élus par l'ennemi pour des missions cardinales, une caution, un peuple chien de garde de l'impérialisme, mais en tout cas pas « élu » par Dieu. La déchéance, aux yeux de notre convertisseuse est toujours bien là. « *Peuple tampon* » « *dhimmi* », qui est mieux qu'« *untermenschen* », terme qu'on ne peut visiblement pas s'empêcher de citer, et puis, page 52, cette condamnation finale : « *Heureusement, vous êtes récompensés. Dorénavant vous êtes partie prenante de la "civilisation judéo-chrétienne". Reconnaissez-le. Il est triste [quelle valeur donne-t-on à la tristesse, quand on passe son temps à jouer de l'hyperbole ?] que cette réhabilitation ait été conditionnée par un génocide, votre auto-expulsion partielle d'Europe et du monde arabe pour Israël et votre renoncement à vous réclamer pleinement de la France qui pourtant est vôtre* », page 52.

Le terme d' « *auto-expulsion* » est assez savoureux. Il désigne l'émigration vers Israël, mais on ne voit pas bien pourquoi il ne concernerait pas tous types d'émigration vers d'autres pays. Les spécificités du projet sioniste et des migrations qu'il a provoquées sont indéniables, et cela peut à bon droit poser problème à des internationalistes ou à des diasporistes, mais quel est le problème pour une nationaliste, admirant le président d'Iran, pro-palestinienne et ne parlant que de l'Algérie ?

Même concernant la France qui « *pourtant est vôtre* »⁹, les juifs sont dits avoir renoncé à s'en réclamer pleinement. Alors qu'on leur reprochait l'inverse il y a quelques pages. Tout cela pour en arriver à la conclusion que c'est vraiment une race sur laquelle on ne peut pas compter. Le seul espoir qu'on peut y fonder c'est celui d'être déçu et trompé. D'ailleurs, pages 53, voilà qu'elle « *admire [leurs] oppresseurs* », aux juifs et à elle : les « *Blancs* ». Mais le diable ou un de ses tours n'est pas loin puisque c'est comme si les juifs avaient été « *envoûtés* », eux qui ont tout abandonné et qui méprisent leur origine pour se « *donner massivement à l'identité sioniste* ». Comme dans l'image d'Épinal de « la salope » ou de « la balance », le juif « *se donne massivement* » après avoir tout abandonné. Amusant, là encore, de parler « *d'identité* » à propos du sionisme et que cela sonne comme un reproche sous la plume d'une militante identitaire et de l'identitarisation, alors que le sionisme, comme le panarabisme, ou tout autre nationalisme est une question politique, qui a ses thèses, qui est défendu ou combattu, qui peut s'appuyer sur des questions identitaires mais qui ne se résume pas à elles, contrairement à ce que justement

9 On trouve dans ce texte toute une rhétorique dénonçant dans une optique tout à fait soraliennne « *les propriétaires de la France* », qui est ici « *vôtre* » quand elle s'adresse aux juifs. La France appartient donc tour à tour aux prolétaires blancs, aux juifs... L'enjeu deviendra vite de la récupérer, non ?

Bouteldja fait à cet endroit, à ce propos, dans « Vous, les Juifs » et dans tout son livre.

Par ailleurs, les juifs peuvent-ils vraiment prétendre à être une race ? Pas sûr. « *Lui [Sartre] qui proclamait "C'est l'antisémite qui fait le Juif", le voilà qui prolonge le projet antisémite sous sa forme sioniste et participe à la construction de la plus grande prison pour Juifs [l'État d'Israël]. Pressé d'enterrer Auschwitz et de sauver l'âme de l'homme blanc, il creuse le tombeau du Juif* », page 17. Dire que c'est l'antisémite qui fait le juif, en soi, ne veut pas dire grand-chose, ou plutôt peut vouloir dire pas mal de choses à la fois, y compris contradictoires. Effectivement l'antisémite, comme le raciste en général, et le racialiste en particulier d'ailleurs, construit une figure, plus ou moins cohérente de la détestation ou de la haine et par là même assigne, fige, contraint à entrer dans un cadre de représentation qui mêle réalités culturelles plus ou moins partagées et fantasmes. Dans le cadre de la « solution finale au problème juif », les nazis ont imposé aux Allemands de fournir des preuves généalogiques qu'ils étaient « de sang aryen », l'*Ahnenpass*. Ceux qui en étaient dépourvus pour cause « de sang juif » à n'importe quel degré, furent déportés pour être exterminés car considérés comme juifs, quelle que soit la manière dont ceux-ci se définissaient (ou non) eux-mêmes. C'est dans ce sens que Sartre affirme que « *c'est l'antisémite qui fait le Juif* », par assignation unilatérale.

Cependant, que les antisémites produisent du concept « juif » comme produit et moteur de la détestation est une chose, mais que tout « juif », se reconnaissant tel etc, soit produit par un antisémite, soit un produit antisémite, c'est tout à fait autre chose. La phrase telle qu'elle est citée, et telle que Bouteldja en fait usage, semble plutôt pencher pour cette signification-là, mais il ne s'agit là que d'un énième détournement de citation, Bouteldja s'essayerait-elle au situationnisme ?

Ainsi s'explique sans doute le « *philosémitisme d'État* » comme nouvel antisémitisme et les développements qui vont avec. C'est-à-dire qu'on est racialement, qu'on voit le monde ainsi fait et qu'on rentre tout le monde, par la parole et de force, dans des cases, mais qu'on dénie aux juifs la capacité au *self racialism*. C'est l'antisémite qui fait le juif, ça tombe bien, j'en suis une, je peux me permettre, mais sûrement pas vous, juifs, vous feriez le jeu des antisémites, vos ennemis naturels, n'est-ce pas ? Assimiler ainsi sionisme et antisémitisme est assez problématique, à moins que, plus fort que l'antisémite qui produit le juif, le juif ne produise l'antisémite, subtil complot, n'est-ce pas, méta-machination dans laquelle celui qui était présenté comme la figure victimaire par excellence, le juif après l'extermination industrielle et la société qui allait avec, au sortir de la guerre, tiendrait comme des pantins ces pauvres nazis qui n'auraient pas vu la supercherie. Là encore, simplement « *bons élèves* » et croyant reprendre la main, ils ne faisaient que s'enfoncer plus profond dans le piège manipulateur (manipulés par les juifs du Maghreb ou des États-Unis sans doute, chers à Genet et présentés comme « *réserve de sperme* », bien à l'abri¹⁰). On est en tout cas dans ce mécanisme de déshumanisation symbolique. Les juifs passent du pouvoir absolu – ils peuvent « *sauver l'âme de l'homme blanc* » après Auschwitz – à n'être plus rien, condamnés au pur ballottage entre les mains de l'ennemi total. Votre identité, juifs, est produite par l'antisémite lui-même, suprême aliénation pour un identitaire. Ce n'est pas tout. Israël est « *la plus grande prison pour Juifs* », serait-ce l'universalisme débordant de Bouteldja qui parle ? A quel autre titre sinon, que celui d'un universalisme soucieux d'une émancipation commune, peut-on se préoccuper de ce qu'Israël fait au judaïsme ou au

10 Cf. « Une Soirée de printemps chez les racialement », p. 46.

phénomène de la diaspora, jamais nommé ? Où est le problème alors ? Quoi qu'on pense d'Israël et de son caractère enfermant, en termes symboliques et réels, est-ce à une antisémite philo-négationniste de faire la leçon à ce propos ? Mieux, si Israël est « *la plus grande prisons pour juifs* », que sont les camps de concentration et d'extermination, puisque comme chacun sait la reconnaissance de l'extermination fait l'objet, dans son discours, de chantages et transactions ? Des petits Israël peut-être ? Alors, de quoi se plaint-on finalement ? On a échangé de petites prisons pour une plus grande. Les prisonniers réels d'ici ou d'ailleurs ainsi que les habitants du territoire gouverné par l'État d'Israël apprécieront...

Et puis vient la menace terrifiante, le non-dit démultipliant la violence du propos par l'effet de suggestion. « *Mais le pire pour moi n'est pas là. Après tout, vos renoncements vous regardent. Le pire, c'est mon regard, lorsque dans la rue, je croise un enfant portant une kippa. Cet instant furtif où je m'arrête pour le regarder. Le pire c'est la disparition de mon indifférence vis-à-vis de vous, le possible prélude de ma ruine intérieure* », page 54. Ce qu'on réserve aux juifs, et surtout à leurs enfants, est proprement indicible. La mise en scène est ici personnelle, prise dans un quotidien et une banalité terribles. Toute l'histoire coloniale est convoquée pour légitimer ce regard strictement antisémite, absolument raciste, à partir duquel tout est possible, dans une mise en scène de pulsion meurtrière qui, en effet, fait écho à l'épisode Merah. Mais la référence principale n'est pas là, il s'agit de la Seconde Guerre mondiale puisque la voix qui lui parle lui rappelle en boucle que « *le ventre est encore fécond, d'où a surgi la bête immonde* ». Pas de problème, dans la mesure où « *pour moi, Hitler est un intime* ».

On trouve même des éléments de réponse à la question fondamentale que tout le monde se pose. Les Juifs sont-ils

« blancs » ou « non-blancs » ? Suspense. Dans la soirée de présentation du livre, les « juifs » sont évidemment « blancs », mais, là, la nuance est de mise : *« Comme je vous l'ai dit, vous m'êtes à la fois familiers et étrangers. Familiers parce que non-Blancs insolubles dans la blanchité antisémite mais étrangers parce que blanchis, intégrés dans un échelon supérieur de la hiérarchie raciale »*, page 63.

On peut d'ailleurs lire une autre anecdote antisémite tordue, dans laquelle le système de l'inversion des rôles entre juifs et antisémites relève d'une rhétorique monstrueuse. On remarque à nouveau l'effet d'indicible : nous n'aurons pas le fin mot de l'histoire, sur quoi le parallèle est établi ne sera pas formulé. *« J'ai l'esprit d'escalier, Tout cela me fait penser à Charlie Chaplin. Savez-vous que, sa vie durant, il s'est toujours obstiné à ne jamais nier une judaïté [sic], dont il était fortement soupçonné, alors qu'il n'était pas juif ? Réfuter cette rumeur équivalait pour lui à jouer le jeu des antisémites. Vous me saisissez ? »*, page 57. Que doit-on saisir exactement ? Serait-ce qu'ici le fait d'être considéré comme juif pour Chaplin alors qu'il ne l'était pas serait l'équivalent d'être considéré comme antisémite pour Bouteldja, ce dont, comme pour l'homophobie, elle se gardera bien de se démarquer (voir plus loin). Dans quelle salle du donjon de la marquise, cet esprit d'escalier nous mènera-t-il donc, à supposer qu'on le suive ?

Le parallèle pervers est repris un peu plus loin, page 62, et là encore l'essentialisation et l'antisémitisme sont assumés et justifiés, déclarés finalement fair-play. *« Nous antisémites ? Vous nous blâmez de vous maudire en tant que Juifs mais n'est-ce pas à ce titre que vous nous avez colonisés ? Vous nous reprochez de céder à l'essentialisation des Juifs, mais vos oppresseurs allemands, vous les insultiez en prose ou en rimes ? »* Houria Bouteldja, qui, comme chacun sait, est opprimée par les juifs, en tant

que palestinienne sans doute, dans une projection permise par la magie du panarabisme, se compare donc aux juifs « opprimés » par les « *Allemands* » – seul terme d'ailleurs qui permet de faire le parallèle avec l'opposition Arabes/Israéliens. C'est un syllogisme que l'on retrouve souvent sous la plume des pro-nationalisme-palestinien : s'il était légitime que *les* juifs insultent (combattent ou assassinent) les Allemands, il est donc légitime que des palestiniens insultent (combattent ou assassinent) *les* juifs, en tant que juifs. C'est ce qui leur permet de ne pas plus s'embarrasser de différencier « juif » d'« Israélien » que l'État d'Israël de ses habitants. Le seul problème est que cela présuppose que des juifs aient insulté des Allemands en tant qu'Allemands. Il est pour le moins étrange d'affirmer que lors de la Seconde Guerre mondiale les « juifs » aient combattu les « Allemands ». Il n'existe aucun historien (à part peut-être Faurisson ?) qui ait eu vent que des juifs (à titre individuel ou de manière organisée) aient posé des bombes dans les tramways de Berlin ou attaqué au couteau des blondinet(te)s dans les rues de Francfort.

D'ailleurs ce ne sont pas les « juifs » qui ont insulté (combattu ou assassiné) les nazis, mais bien plutôt *des* « juifs » ou considérés tels par les nazis, par eux-mêmes ou par d'autres, à ce titre ou pas, et surtout bien sûr d'autres personnes, qui n'étaient pas des « juifs » ou considérés tels etc. Parce que l'opposition, au sens large (insultes, combats, assassinats, etc.), au nazisme était le fruit d'engagements politiques et non une question d'appartenance identitaire. Sans entrer en détail dans des raisonnements comprenant des exemples bien connus, il y a eu aussi *des* « juifs » qui ont collaboré avec les nazis, directement ou indirectement. Si on veut garder le parallèle, ce ne sont pas *tous les* « Palestiniens » qui combattent le sionisme, ou plus concrètement l'État d'Israël ou même s'attaquent à des

israéliens, mais bien *certain*s d'entre eux, *des* « Palestiniens » ou supposés tels, ou d'autres, etc. D'ailleurs ce ne sont pas forcément *les mêmes* Palestiniens qui combattent l'État d'Israël et qui attaquent des Israéliens. Là encore il s'agit d'engagements politiques. Il est courant chez les racialisateurs de mettre en œuvre ce genre d'assignations, c'est même un point assez central et fondamental de leurs petites techniques. Non seulement ces assertions sont fausses et scandaleuses, mais surtout le cadre de la proposition est en lui-même racialement. De la même manière qu'ils opèrent un forçage sur le langage et les catégories de pensée, leurs hypothèses sont aussi des manières de racialement toute question. Certains s'en font les complices, beaucoup s'en font l'écho. De même que les classes sociales ne sont évoquées que comme faire-valoir de la race, le langage commun, les positions, désaccords, et conflits à l'œuvre, ne sont invoqués qu'en tant qu'avatars de l'identité, des attributs de tel ou tel « corps social » fixé dans une « historicité » factice et un déterminisme crasse. Ils procèdent par essentialisation, sur base raciale ou nationale, et c'est cela aussi qui est mensonger et inacceptable.

Espérant sans doute clore ainsi définitivement toute contestation, le lyrisme est convoqué pour renouveler la menace en la couvrant de pathos. « *La parole des opprimés est d'or. Que vous le vouliez ou non, elle se dressera toujours devant vous pour vous empêcher de dormir en paix car depuis que la modernité vous a croqués, vous faites partie de nos oppresseurs. Volens Nolens. Vous les "Juifs nouveaux" »*, page 58. À « *Juifs nouveaux* », nouveaux antisémites, post-antisémitisme ? Une mise à jour permise par la post-modernité ? « *Volens Nolens.* », qui signifie « que vous le vouliez ou pas », termine de clore l'assignation raciale et raciste du point de vue. On appréciera le *haïku* anti-impérialiste de la première phrase. En faire un autocollant peut-être ? Avec le

portrait d'un dictateur africain défendu par Vergès? Un peu plus loin, page 62 on creuse le filon rhétorique: « *La parole des colonisés est dense. Elle est puissante. Elle ne ment pas.* » On pousse un peu trop loin la sérénade anti-impérialiste, et là voilà que c'est Pétain qui se fait entendre. C'est la terre qui ne ment pas, non? Cette parole qui est d'or, promesse de toutes les richesses, est donc très fertile, comme la terre, le terreau de toutes les saloperies... Mais citer Pétain, c'est sans doute comme se référer à un slogan de l'OAS, quand ça vient d'une « indigène », ça doit prendre un caractère exquis et subversif.

Nazisme et génocides « à gogo » : la « tentation négationniste »

Nazisme et génocide sont évidemment des thèmes récurrents et importants de ce pamphlet, ils sont étrangement omniprésents et donc apparemment nécessaires à la pensée décoloniale. La figure de Genet ouvre d'ailleurs le bal et c'est pour ce qu'il a fait de mieux qu'on le glorifie: « *Ce que j'aime chez Genet, c'est qu'il s'en fout d'Hitler [...] Fallait-il être poète pour atteindre cette grâce? L'empressement compulsif des principales formations politiques à faire du dirigeant nazi un accident de l'histoire européenne et à réduire Vichy et toutes les formes de collaboration à de simples parenthèses ne pouvait pas tromper l'ange de Reims. J'ai bien dit "indifférence". Pas empathie, pas collusion. Pouvait-il agoniser Hitler et épargner la France qui s'était montrée si "vache en Indochine et en Algérie et à Madagascar"? "Grisant", c'est comme cela qu'il décrit son sentiment devant la défaite française face à Hitler* », pages 20 et 21. On se contredit de ligne en ligne. Genet est formidablement indifférent à Hitler (c'est déjà véritablement formidable), pour être « grisé » par sa victoire à la ligne suivante.

Toujours page 20, Genet est décidément formidable : « *N'a-t-il pas accueilli la suppression de la peine de mort en France avec une indifférence cynique [...] La position de Genet tombe comme un couperet sur la tête de l'Homme blanc : "Tant que la France ne fera pas cette politique qu'on appelle Nord-Sud, tant qu'elle ne se préoccupera pas davantage des travailleurs immigrés ou des anciennes colonies, la politique française ne m'intéressera pas du tout. Qu'on coupe des têtes ou pas à des hommes blancs, ça ne m'intéresse pas énormément".* » Parce que « *faire une démocratie dans le pays qui était nommé autrefois métropole, c'est finalement faire encore une démocratie contre les pays noirs ou arabes.* » Ce que Genet aurait dit sur la peine de mort est effectivement scandaleux et bête, à tout point de vue, ne serait-ce que parce que si l'État est systématiquement raciste, comment seuls les « hommes blancs » se feraient-ils couper la tête ? Et puis, sous des dehors radicaux, la seule « radicalité » étant encore une fois la race, le reste est pathétiquement stupide : et pourtant elle en fait, la France, de la politique « *Nord-Sud* », elle s'en occupe un peu trop déjà, des « *travailleurs immigrés* » et des « *anciennes colonies* », et concernant les travailleurs immigrés par exemple, vu sa manière de « *s'en occuper* », c'est un peu le problème ! Quant aux « *pays noirs ou arabes* », Genet est vraiment un pré-racialiste nouvelle époque tout à fait convenable, pour utiliser des qualificatifs aussi insensés !

On égrène ici ou là des allusions au vocabulaire du négationnisme, on provoque partout, on titille tout le temps autour de cette question, on pose le décor, comme par exemple ici, avec toujours cette concurrence victimaire, pages 101 et 102 : « *Nous sommes des perdants juchés sur les charniers de nos ancêtres et contemplant impuissants le massacre industriel des Congolais, des Rwandais, des Syriens et des Irakiens.* » « *Massacre industriel* » : étrange évocation. Poursuivons : « *Nous sommes*

des perdants. *Ce sera mon point de départ sinon rien. Mais cette renaissance se refuse à toute falsification.* » « Falsification » : étrange évocation à nouveau. « *Tentation négationniste* »¹¹, quand tu nous tiens... « Asseoir son trône sur les charniers » est peut-être une autre définition de la perspective décoloniale ?

Quant à Sartre, il va en prendre pour son grade, mais il emportera avec lui le président Sadate qui, parce qu'il a été se recueillir devant le mémorial de la Shoah, perd sa dignité d'indigène (on est bien peu de choses, finalement...) : « *Salauds d'Arabes ! Leur obstination à nier l'existence d'Israël retarde "l'évolution du Moyen-Orient vers le socialisme"... et éloigne les perspectives d'une paix qui allégerait le spleen sartrien et sa conscience malheureuse. En 1976, son vœu sera exaucé. Le président égyptien Sadate ira se recueillir devant le mémorial des martyrs de l'holocauste nazi* », pages 18 et 19. Quand elle dit « *Salauds d'Arabes !* », comme partout, c'est une antiphrase ironique, donc un effet de miroir. Personne ne dit cela ici, c'est une manière de formuler en réponse et en creux « salauds de juifs », ou alors quand un « Arabe » devient un « salaud », un traître, c'est quand il va se recueillir devant un mémorial commémorant le génocide perpétré par les nazis, comme Sadate. Si l'État d'Israël est pratique c'est qu'il permet d'opposer « les Juifs » et « les Arabes ». Comme c'est aimable. En voilà un combat passionnant, n'est-ce pas François Genoud¹² ?

La « trahison de Sadate » est un motif redondant dans la littérature panarabiste obsolète des décennies passées, que Bouteldja recrache ici en bonne élève. Le 17 septembre 1978, les accords de Camp David sont signés par Sadate et Begin, ce qui laisse à l'époque entrevoir des perspectives de paix (vite ou-

11 Cf. plus loin, p.180.

12 Cf. « Une Soirée de printemps chez les racialisés », note n°21.

bliées) dans le conflit israélo-arabe. Néanmoins cet accord reste extrêmement impopulaire dans les cercles de pouvoir panarabes ou islamistes. L'Égypte est alors la plus puissante des nations arabes et une icône du nationalisme arabe. De nombreux espoirs reposaient en effet sur la capacité de l'Égypte à obtenir des concessions d'Israël pour les réfugiés, principalement palestiniens, dans le monde arabe. En signant les accords, Sadate fait défection aux autres nations arabes qui doivent désormais négocier seules. Ceci est donc considéré comme une trahison du panarabisme de son prédécesseur Nasser, détruisant la vision dorée d'un front arabe uni.

Désolé que Sadate fasse plus de politique qu'Houria, qu'il ne soit pas sérieusement racialisé, pas si bon panarabe que ça, donc, finalement. On aurait sans doute préféré un autre panarabe de service? Vous allez être souvent déçu par vos alliés, et vos espoirs seront souvent trompés, chère Houria, si vous êtes si passionnément racialisé, au point de rêver que la race soit totalement et en permanence au poste de commandement de la politique. Même les nazis, pour qui c'était important tout de même, ont dû faire entrer d'autres questions en ligne de compte.

« Sartre n'a pas su être radicalement traître à sa race. Il n'a pas su être Genet... qui s'est réjoui de la débâcle française en 1940 face aux Allemands, et plus tard à Saïgon et en Algérie. De la raclée de Dien Bien Phu. Parce que voyez-vous, la France occupée c'était bien aussi une France coloniale, n'est-ce pas? », page 19. Le voilà « le traître à sa race », il est là en fait, en toutes lettres. Se réjouir face à la débâcle française en 1940 face aux Allemands provoquerait la même joie que les défaites de l'armée et de l'État français en Algérie, à Saïgon ou à Diên Biên Phu, singulier rapport à l'histoire...

Page 58, en s'appuyant sur Césaire, qui n'en demande pas forcément tant, elle nous invite à « une lecture décoloniale du

génocide nazi – la Shoah ». Voilà une urgence dans la décolonialisation. C'est bien simple, la Shoah sent le juif et le blanc, décolonialisez-moi tout ça, et d'urgence s'il vous plaît... Le jeu de normalisation d'Hitler, venant d'elle, est particulièrement mal venu. Hitler, son « *intime* » de l'école. Elle ne peut s'empêcher de jouer la fausse naïveté : « *Déshumaniser une race, la détruire, la faire disparaître de la surface de la planète, c'était déjà inscrit dans les gènes coloniaux du national-socialisme. Hitler n'était qu'un bon élève.* »

Une pause. Hitler n'a pas « *déshumanisé une race* », il a constitué une race, des races, puis s'est attaqué à tous ceux assignés à certaines d'entre elles, et à d'autres personnes sur d'autres critères identitaires et parfois politiques, aux juifs bien sûr mais aussi aux homosexuels, aux gitans, aux communistes, aux anarchistes, aux fous, aux handicapés, aux bâtards... Lui non plus, entre autres points de convergence avec nos décoloniaux, n'aimait pas le métissage... En premier lieu, les nazis ont repris et consolidé une lecture du monde en termes de races, et en ont fait le prélude à des massacres, n'en déplaise à notre Bouteldja national-décoloniale. Personne, ni là, ni avant, n'a collectivement disparu « *de la surface de la planète* ». D'ailleurs elle se souvient sans doute des propos de Genet à ce sujet¹³. À part une espérance déçue, quel peut bien être le sens de cette formulation ? Non, les nazis n'ont pas été à la hauteur. Elle n'est d'ailleurs pas la seule à le déplorer. Il y a la bonne blague de Dieudonné à propos de Patrick Cohen, présentateur de la matinale de France Inter qui avait critiqué le fait qu'il soit reçu à la télévision, Dieudonné répond : « *Tu vois, lui, si le vent tourne, je ne suis pas sûr qu'il ait le temps de faire sa valise* », ce qui nous rappelle l'autre bonne blague citée

13 Cf. « Une Soirée de printemps chez les racialisés », p.46.

plus bas à propos d'Élie Semoun, et puis « *quand je l'entends parler, Patrick Cohen, je me dis, tu vois, les chambres à gaz... Dommage* ». Décidément quel humour, quel comique ! Il y a aussi ce chef des services de police palestiniens qui dira à Hans-Joachim Klein, en bon camarade, qu'Hitler avait fait du bon boulot¹⁴, et puis les propos de Youssef al-Qaradâwî¹⁵. La suite est bonne, on n'est jamais déçu. « *C'était déjà inscrit dans les gènes coloniaux du national-socialisme* ». On voudrait donc, sans biologiser la question bien sûr, racialiser le nazisme. Les « *gènes coloniaux* » du nazisme ? Rien que ça. Houria Bouteldja, généticienne créationniste devant l'éternel, a réussi un séquençage intéressant et a découvert dans les gènes du nazisme, des gènes coloniaux. Le problème serait-il là, et seulement là ? Autrement dit, s'il n'y avait pas ces « *gènes coloniaux* » qui gâchent un peu le plaisir, le nazisme serait-il *so decolonial* ? Hitler est « *un bon élève* ». Autant les chouchous méritent humiliations et claques¹⁶, autant, aux bons élèves, on ne peut pas faire la guerre, n'est-ce pas ? Ils font ce qu'on leur demande. Que demander de plus, nous qui sommes de ces assoiffés de parvenir ? D'ailleurs, on le reconnaît nous-mêmes, sans vergogne, page 53 : « *C'est le privilège des dominants de connaître nos failles. Faire partie de la race des seigneurs. C'est notre kiff à tous.* » Nous qui sommes de ceux qui veulent que le profit capitaliste ne se passe « *Pas sans Nous* »¹⁷, nous qui sommes de ceux qui font dans le *business*

14 Quoi qu'on puisse penser par ailleurs du personnage et du rôle qu'il a fini par jouer dans l'accusation de ses ex-camarades. On peut lire l'évocation de cette anecdote dans son ouvrage *La Mort mercenaire*, éditions du Seuil, 1980, pp. 240-241.

15 Cf. l'introduction, « Fusiller Hazan ? », note n°17.

16 Cf. intersection n°2 « "Eux" les juifs, "chouchous de la République" ».

17 Cf. « Une Soirée de printemps chez les racialisés », note n°8.

du rap halal, « *l'édu-tainment* »¹⁸, nous qui promouvons l'« *Apprendre, Comprendre, Entreprendre, Servir* »¹⁹ et surtout nous qui chantons « *J'veux pas brûler des voitures, mais en construire, puis en vendre*²⁰ ». Alors les juifs, les blancs, pourquoi faire tant d'histoires avec un bon élève ?

Revenons au « bon élève » de la page 59 et à ce qu'il a fait pour mériter le tableau d'honneur « *Si les techniques des massacres de masse ont révélé toute leur efficacité dans les camps de concentration [sic], c'est qu'elles avaient été expérimentées sur nous avant toujours plus performantes, [là, ça n'a pas de sens, mais c'est ça qui est écrit] et si la férocité blanche s'est abattue sur vous avec une telle sauvagerie, c'est que les peuples européens ont fermé les yeux sur les "génocides tropicaux"* ». C'est un petit condensé, bien fait et portatif, d'absurdités et d'ignominie. On a le savoir-faire. Voyons plutôt. Commençons avec les « *camps de concentration* ». C'est du Faurisson light, le refus d'employer l'expression juste – camp d'extermination – précisément là où elle s'impose est frappant et significatif. Et si c'est uniquement dans les camps de concentration que se sont déployées les « *techniques des massacres de masse* » et leur efficacité, c'est qu'on « oublie » les chambres à gaz. Sans parler des autres procédés spécifiques utilisés pour tuer massivement, rationaliser

18 Cf. l'interview du rappeur Médine dans la revue *Ballast*, qui érige et assume le confusionnisme politique en ligne éditoriale, intitulée « Faire cause commune ».

19 Devise d'ACES, l'association de Kery James, rappeur entrepreneur islamique.

20 Refrain de la chanson *Banlieusards* de Kery James, interprétée par un chœur de la MAFED sur la tribune à la fin de la « Marche de la dignité », manifestation raciale organisée le 31 octobre 2015 par cette même MAFED, société-écran du PIR lancée pour l'anniversaire des 10 ans de ce « parti ».

et industrialiser ces processus. C'est sans doute Garaudy qui a emporté le dossier dans sa tombe. La suite est prometteuse. De l'art d'être victime à la place des autres, un « nous » bien commode, que ce nous, au dessus duquel Miss B. trône allègrement, et qui a subi « *les techniques de massacres de masse* ». Ce n'est sans doute pas le plus grave. Continuons alors. C'est donc « *la férocité blanche* » qui s'est « *abattue* » sur « *vous* » (« Vous, les Juifs »). Si c'est bien « *la férocité blanche* » qui s'est « *abattue* », que pouvait-on faire ? Que peut-on en dire ? Pas grand-chose... C'est comme l'éclair, ça tombe, c'est plus ou moins embêtant, c'est comme ça. Cela dit, si on est un peu mécaniciste et complotiste des cieux, si on est un peu en recherche de punition permanente, il doit bien y avoir des raisons. C'est même peut-être pas volé, c'est peut-être quelque chose comme un châtement divin, et si la justice de Dieu est de la partie, c'est qu'on était « *les chouchous* » et ça veut dire que c'est carrément bien fait. C'est terrible, mais c'est bien ça que signifie d'ailleurs la citation de Césaire caviardée à la fin de la préface²¹.

La « *férocité blanche* », c'est intéressant comme terme, d'ailleurs ça plaît et on l'emploie à plusieurs reprises²². Pourquoi pas, plus spécifiquement, « *férocité nazie* », ou « *férocité aryenne* » si on tient particulièrement au racialisme, qui avait effectivement court à cette bonne époque. Non, c'est la bien connue « *férocité blanche* » qui a sévi. Quand on vous dit qu'Hitler n'est qu'un bon élève, pourquoi aller chercher des

21 Cf. l'introduction, « Fusiller Hazan ? », p. 35.

22 L'expression vient de *La Férocité blanche : Des non-blancs aux non-aryens, génocides occultés de 1492 à nos jours*, de Rosa Amelia Plumelle-Urbe, chez Albin Michel, 2012, ouvrage qui inspire l'évocation récurrente du fait que le nazisme ne serait rien d'autre que l'importation en Europe de la « *férocité blanche* » des Européens coloniaux, et le voile derrière lequel se seraient cachés de nombreux génocides occultés.

poux ? La critique pourrait porter peut-être sur la façon dont la « *férocity blanche* » s'est abattue, « *avec une telle sauvagerie* », et ça c'est peut-être un peu trop, en tout cas ça ne cadre ni avec le bon élève, ni avec le caractère très policé, très administratif et bureaucratique d'un Eichmann tel qu'il est apparu à son procès en 1961. Pourtant *férocity and sauvagerie can be beautiful, isn't it ?* Mais pourquoi au fait, choisir le terme « *sauvagerie* » pour mettre en cause les génocidaires ? De la part de prétendus « indigènes » c'est intéressant. Là encore, il n'y a pas plus beaufement colonial que notre communicante de l'Institut du monde arabe. Pourquoi donc ? Mais parce que « *les peuples européens ont fermé les yeux sur les "génocides tropicaux"* ». Outre les liens à creuser sans doute entre génocide et climat, on ne peut que déplorer cette négligence vu les effets produits. Les imbéciles... Il a suffi qu'ils ferment les yeux une fois pour que ça se reproduise. C'est pas sérieux, c'est même à rendre insomniaque ou à faire des cauchemars. C'est peut-être ça aussi l'approche décoloniale très *studies* : une nouvelle et inspirée compréhension des massacres et génocides, une lecture décoloniale qu'il est temps de promouvoir. Quand les peuples européens ferment les yeux, c'est chaud : boom le génocide des Arméniens²³, une sieste : hop, le génocide au Rwanda. Attention aux clins d'œil, ça provoque des enfumades ou des razzias, et le tout « *à gogo* ». En voilà une singulière théorie alternative à la théorie du chaos, dite de l'« effet papillon ». Et avec le décalage horaire, il doit bien y avoir toujours des blancs qui dorment à nombreux, d'où les massacres de Daech. Ça tient à pas grand-chose là

23 Dont on sait qu'ils ont été massacrés par... mais qui alors, selon les Indigènes ? Un génocide gênant en tout cas pour ces ignorants fiers de l'être et au sujet duquel le silence absolu est d'or. Et quelle envie, sans doute, devant l'inflexible négationnisme de l'État turc !

encore, mais semble assez irrémédiable, en même temps... Tu fermes les yeux, tout le monde se fait massacrer. C'est donc la faute des gens, en tout cas des Européens. Alors qu'il suffisait de ne pas fermer les yeux. Et après, on ose mettre en exergue la critique, reprise de Mafalda, de l'indignation...²⁴ On parle de lutte, on parle de révolutionnaires, mais on n'a jamais lutté ailleurs que pour obtenir un poste ou faire des poses sur des plateaux télé ou des mines à la bourse du travail, invité par des élus, à la tribune avec d'autres représentants de sa classe, des bourgeois, des friqués, des parvenus. Pour empêcher un génocide, il faut faire autre chose que ne pas fermer les yeux ou même les ouvrir. On glose sur le capitalisme, l'État, le racisme institutionnel, mais que connaît-on de la répression véritable, des flics, des militaires, des gens armés ayant les moyens, le nombre, la légalité, la force et le bon droit pour soi? Ce n'est pas en publiant des livres à *La fabrique* ou en faisant relayer ses vidéos sur le blog Lundi Matin que l'on résiste, que l'on se bat, que l'on lutte, encore moins que l'on empêche le moindre coup de matraque, alors un génocide... Mais au final, c'est non seulement la faute des « *peuples européens* », mais c'est le retour de bâton. Ils ont fermé les yeux sur les « *génocides tropicaux* », ça a génocidé en Europe, et c'est bien fait. Seulement un juste retour des choses, puisqu'on fait dire à Césaire, que ça appelait son Hitler²⁵, vous savez, le

24 Cf. la citation de Mafalda en exergue de « Vous, les Blancs », page 29 : à Mafalda qui l'informe du fait qu'elle a lu dans le journal que 43 millions d'enfants dans le monde travaillent dans des conditions inacceptables, Suzanita répond : « *Et alors? C'est notre faute peut-être? Non! On peut y faire quelque chose, nous? Non! La seule chose qu'on puisse faire, c'est de nous indigner et crier: "C'est un scandale!! C'EST UN SCANDALE!" Et voilà, Crie-le toi aussi: C'est un scandale!! Comme ça, l'affaire sera réglée et on pourra jouer en paix.* »

25 Cf. « Fusiller Hazan? », note n°16.

bon élève, celui que mon cousin voit pas qui c'est, il est venu, c'est n-o-r-m-a-l, le minimum syndical. Alors juif, et autres génocidés par Hitler, cessez donc de vous plaindre.

Pas une larme à verser donc sur le sort des juifs quand on est « indigène », ce serait un peu, toutes proportions gardées, comme un syndrome de Stockholm sans doute. *« L'école m'a bien dressée [à « abhorrer Hitler » et à pleurer sur le sort d'Anne Franck]. Quand j'entendais une expression du genre : "Arrête de manger en juif!" , je lançais des regards noirs de matonne. L'âne, c'était moi [et non pas son cousin qui ne connaît pas l'existence d'Hitler]. Avec Boujemaa [le cousin] j'ai compris quelque chose. Pour le Sud, la Shoah est – si j'ose dire – moins qu'"un détail". Elle n'est même pas dans le rétroviseur. Cette histoire n'est pas mienne en vérité et je la tiendrai à distance tant que l'histoire et la vie des damnés de la terre resteront elles aussi "un détail". C'est pourquoi, je vous le dis en vous regardant droit dans les yeux : je n'irai pas à Auschwitz »*, page 54. On dénigre sans problème les larmes versées à propos d'Anne Franck, l'abhorration apprise d'Hitler, la vigilance face à l'antisémitisme imposée par l'école, sans doute blanche, et on valorise la méconnaissance, voire l'ignorance ou le déni. Le génocide est clairement l'objet d'un chantage : prendre en compte « la Shoah » est suspendu au fait que « l'histoire et la vie des damnés de la terre » ne soit plus « un détail ». À part une épreuve de force et une prise de pouvoir sur l'histoire (et quelle histoire !), on ne voit pas bien finalement pourquoi il faut que l'un soit avéré, ou reconnu de la manière qu'on l'exige, pour ne pas remettre en cause l'autre. Et puis, la citation des propos de Le Pen avec laquelle le lien est fait explicitement par l'usage des guillemets, est vraiment fine, elle sera reprise de manière récurrente, avec variations. Un humour du « détail » que l'on partage aussi avec feu les négationnistes d'ultragauche de La Vieille Taupe. Remarquons que qui aura déjà côtoyé le

verbe et les raisonnements alambiqués et paralogiques du négationnisme ne sera pas dépaycé en parcourant certains passages du livre de Bouteldja. Au-delà des formes retorses, on puise aussi largement dans le registre négationniste, on emprunte des images, des références, des sympathies et des outrances typiquement mises en jeu dans ces mécanismes intellectuels pervers qui se caractérisent par l'apparent paradoxe d'être aussi répugnants que propres sur eux. Parfois on fait sien les exemples cités par Vergès en défense des *Mythes fondateurs de la politique israélienne* du négationniste Roger Garaudy, stalinien converti à l'islam et convertisseur au négationnisme en « terres d'islam ». C'est sans doute dans la rhétorique vergésienne qu'on aura pêché les Aborigènes d'Australie et le sort qu'ils ont subi, mais également cette obsession pour les Indiens d'Amérique dont une tribu disparaît par an, nous révèle l'avocat des meilleures causes. Quel manque d'imagination ! Connait-on donc si peu de choses, de « peuples », de tribus qu'on ne puisse pas en citer de nouveaux, mais seulement simplifier les exemples ressassés, est-on à ce point incapable de sortir des sentiers déjà battus et rebattus de l'ignominie ? On ressort les mêmes massacres, les mêmes morts-cautions, sans vergogne, comme s'ils étaient empaillés, véritables alibis exposés et usés par la ritournelle de la concurrence victimaire des dealers de cadavres²⁶.

Il s'agit de normaliser l'antisémitisme en accusant sa dénonciation d'appartenir au monde blanc. Ainsi page 39 on apprend que « *les plus révoltés par l'antisémitisme, c'est vous [les Blancs]. N'avez-vous pas mille fois sacrifié Céline, Barbie et tant d'autres sur les bûchers de la place publique ?* » Au-delà du fait que cela fait longtemps qu'il n'y a plus de « bûchers » en place publique, les braves personnes citées ne sont pas des

26 Voir à ce sujet la plaidoirie publiée dans *Le Procès de la liberté [sic]*, Roger Garaudy et Maître Jacques Vergès, Éditions Vent du Large 1998, p.109-132.

sorcières, mais des antisémites, et un boucher. Voilà donc les vraies victimes. Avaient-ils vraiment tort pour que des blancs leur fassent subir de tels supplices, que tout bon décolonial ne peut que regretter ?

L'antisémitisme, en tant que tel, est d'ailleurs assumé comme une évidence au détour d'une phrase, quand elle se prend pour Jeanne d'Arc, et que cette drôle de voix vient la rappeler à l'ordre.

« La voix : Il y a une unicité de la Shoah. Le risque de retirer au génocide nazi sa singularité existe et vous auriez raison de le pointer. La tentation négationniste guette chez les antisémites [c'est donc le courant politique dans lequel elle assume naturellement d'évoluer]. Mais avoir laissé la commémoration du génocide nazi devenir une "religion civile européenne" fait craindre le pire car, en une religion, on croit ou on ne croit pas. L'athéisme en la matière fait des émules, il se reproduit. N'en déplaise à Claude Lanzmann, le temps du blasphème est venu. Contre son "Ici, il n'y a pas de pourquoi", il faut au contraire continuer à s'interroger sur la généalogie de ce crime [sur la généalogie, vraiment, et pas sur a-t-il eu lieu ? À qui profiterait-il ? tout ça, tout ça...]. Si vraiment vous craignez le négationnisme, il devient urgent de tordre le cou à ces idéologies qui vous glorifient comme victimes suprêmes et créent des hiérarchies dans l'horreur », page 59. Au-delà de la référence au « blasphème » déjà citée dans l'introduction « Fusiller Hazan ? », l'évocation de l'athéisme vient proposer une solution plus radicale : le refus de croire, donc un négationnisme actif qui vise au prosélytisme, puisqu'il « fait des émules » et « se reproduit ». Voilà encore la menace : tant que l'équilibre victimaire n'est pas rétabli, du négationnisme il y aura. D'ailleurs le problème du négationnisme n'est clairement pas une crainte partagée. Craindre le négationnisme, c'est forcément l'affaire des juifs, « si vraiment vous craignez le négation-

nisme », mais le craignez-vous vraiment ? Parce qu'on ne sait jamais avec vous, c'est peut-être pour faire genre. Juifs, vous êtes si mesquins et pleurnichards, avec toute cette duplicité, ces pactes avec le diable, tout est bon pour que vous vous mettiez à toutes les places de victimes, normal qu'on vous déteste et qu'on soit soumis à la « *tentation* » du négationnisme, qui guette chez « Nous, les antisémites ». Et puis c'est vrai qu'humainement, intellectuellement, moralement et politiquement, c'est « *tendant* », le négationnisme.

Ensuite sont glissés çà et là quelques éléments un peu hétérogènes, sans doute pour préparer une défense éventuelle au cas où le texte pourrait être poursuivi, au nom de la loi Gayssot par exemple. Ici par une phrase démentie par tout ce qui précède et tout ce qui suit : « *Ou pour le dire autrement, clamer ensemble et plus fort que non, la Shoah, comme tous les crimes de masse, ne sera jamais un "détail"* », page 60. Attention, on n'a pas pu s'empêcher de jouer un peu avec le feu quand même, « *comme tous les crimes de masse* »... En fait, on le sait, « jamais » n'est pas « partout », ça dépend où le point de vue se situe, au Sud, au Nord, à l'Est ou surtout à l'Ouest...

Il est d'ailleurs particulièrement important pour le raisonnement, en même temps qu'on fait sortir le génocide du rétroviseur des « indigènes », d'écarter toute question autour de l'antisémitisme. Celui qui poserait problème, aurait « des dents » – contrairement à « l'antisémitisme édenté » qu'on ne craint pas de revendiquer – eh bien il ne pourrait être que « blanc », et voilà qui simplifie la question et ouvre tout un champ de possible. Ainsi, page 55, après le regard dans les yeux à propos du fait de ne pas aller à Auschwitz, elle ajoute que « *la parole de mon cousin m'est précieuse* », – il s'agit toujours du cousin à l'ignorance magique – parce qu'il dit « *des choses qui nettoient* », et à trop fréquenter les juifs, même pour les insulter

et faire l'éloge d'un relativisme négationniste, on a besoin de « se nettoyer », de la fréquentation de cette vermine sans doute, cette poussée d'hygiénisme politique n'est pas sans évoquer le champ lexical nazi à l'endroit des juifs... Toujours ces sous-entendus fielleux. Dans la continuité de ce nettoyage salvateur, on apprendra aussi que « nous [les Arabo-musulmans] ne sommes pas antisémites non plus » (non plus c'est-à-dire comme les Inuits, Dogons et Tibétains, figures du bon sauvage absolu, très éloignés puisqu'effectivement exclus du paysage racaliste, qui sont là justement parce qu'ils « s'en foutent » des juifs). « Non, les Inuits, les Dogons et les Tibétains ne sont pas antisémites. Ils ne sont pas philosémites non plus. Ils s'en foutent de vous [les Juifs]. »

Voilà donc l'application du paradigme décolonial et de son racialisme « au sous-problème » juif, à part le choix entre être antisémite ou philosémite, la seule neutralité serait de « s'en foutre » des juifs, étrange bienveillance qui n'est réservée qu'aux peuples qui ont la chance de ne pas avoir connaissance de l'existence des « juifs ». Sans doute une proposition de réformer l'amitié entre les peuples, d'un point de vue non pas « moral », mais bien « politique » : c'est la guerre de tous contre tous, un monde où, au mieux, on s'en fout de vous. Bienvenue dans la race sociale !

En voilà une bonne chose de faite. Et pourquoi ne peuvent-ils pas être antisémites, les « Arabo-musulmans » ? Parce qu'« il existe une foulditude de conflictualités entre nous [c'est un nous simple, de part et d'autre, sans problèmes, c'est formidable ces catégories, ça range aussi bien que des *Tupperware*] mais elles ne sont pas de nature nazie ». Voilà un acquis théorique novateur et utile. Après les gènes, le nazisme est une nature, que ne partagent pas « les Arabo-musulmans ».

Si l'on résume donc :

1. L'antisémitisme est une modalité de la conflictualité. C'est déjà intéressant.

2. En dehors du nazisme, pour ce qui est de l'antisémitisme, point d'existence. C'est simple, clair et précis. Ni avant, ni après, ni autrement. L'antisémitisme est nazi ou ne sera pas. Notons tout de même que « *le plus souvent* » ces conflictualités sont « *coloniales* ». Oui parce que quand ce n'est pas l'existence d'Israël qui donne à tous les « *Arabo-musulmans* » un statut de victime, c'est le décret Crémieux (page 56 toujours) qui a rendu les juifs français et donc corresponsables de la politique coloniale française. Les juifs, toujours dans les mauvais coups, dans le mauvais camp.

On trouve par exemple plus loin : « *La Shoah ? Le sujet colonial en a connu des dizaines. Des exterminations ? À gogo. Des enfumades, des razzias ? Plein* », page 111, tous ces non-détails à propos desquels il est bon « *de clamer et plus fort* », ça donne le tournis. Ce que Houria Bouteldja qualifie ici de « *Shoah* » (terme teinté de religiosité), est l'extermination planifiée des juifs d'Europe, « la solution finale au problème juif ». À cette fin ont été mobilisés des milliers d'emplois, des hordes d'experts chargés de faire fonctionner au mieux le génocide industriel. Une extermination systématique, concentrée dans des camps de travail et d'extermination, usines à cadavres, accompagnée par ladite « *Shoah par balle* » des *Einsatzgruppen* sur le front de l'Est. Entre cinq et six millions de morts. Ces caractéristiques qu'il est important de pouvoir analyser pour comprendre, si tant est qu'on ne fétichise pas l'ignorance apparemment salvatrice, il faut leur laisser leurs spécificités propres, elles font de l'extermination nazie la seule de nature industrielle. Selon Bouteldja, ce type tout à fait spécifique d'extermination fut fréquent, alors qu'en fonction des connaissances humaines (nous excluons les autres galaxies et leurs indigènes), elle ne s'était jamais produite auparavant, ni depuis. « *À gogo* » de quoi, donc, Houria ? Entendons aussi le ton de marchand de tapis

employé : ici l'on vend du génocide à la criée, reste à trouver des chalands. Se faire le Monsieur Jourdain du négationnisme, le voilà le devenir décolonial, l'ignorance et la bêtise matinées d'arrogance tapageuse comme vertus cardinales.

À propos des « génocides à gogo » ou « *tropicaux* », on ne parlera jamais dans cet ouvrage sérieusement de tel ou tel massacre, dans telles circonstances. On n'évoquera même pas l'abominable histoire, toujours en cours, de l'enfermement administratif, effectivement parent et cousin des camps de concentration (encore une fois les camps d'extermination c'est quand même vraiment aussi autre chose, mais apparemment ce n'est pas l'objet). On parle de « *la Shoah* » mais pas de ça, n'ennuyons pas Boujdema et ne remplissons pas tous les rétroviseurs de nos indigènes de choses qui *ne les concernent pas*. Cette histoire de l'enfermement administratif a pourtant son importance. Elle a commencé en Afrique du Sud et se perpétue jusqu'à aujourd'hui, avec des heures plus ou moins riches et sous des formes diverses. Ayant servi à enfermer les nomades, les prostituées, les vagabonds, les républicains espagnols, les Algériens, du FLN ou pas, des membres de l'OAS, les ressortissants de pays ennemis en période de guerre, comme les Japonais aux États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale, enfermant aujourd'hui les sans-papiers pour des durées de plus en plus longues, elle menaçait il y a peu de s'étendre aux prisonniers en fin de peine. Il reste vrai que la « race » n'a pas forcément à voir là-dedans, même si le camp reste un moyen particulièrement adéquat pour gérer la « race » des autres. Il ne s'agit pas de combler ce manque. On fait seulement la remarque que ce ne sera pas – et on ne s'en plaindra pas vu le style, le ton et les perspectives de notre auteure – l'occasion de parler, par exemple, du camp de concentration allemand de Shark Island

en Namibie, qui a servi à un génocide²⁷. Pourquoi en parlerait-on ? On ne s'occupe pas des morts ou des mémoires, on s'occupe de négocier des réparations, d'obtenir un bon « *deal* », comme celui que les juifs ont obtenu des blancs finalement, on gère cadavres et héritages. Alors ? *Don't panik!*

D'ailleurs l'étrange expression « *antisémite édenté* »²⁸ sert à se définir sans vergogne, et à assumer cette fameuse tentation négationniste finalement bien naturelle. « *À ce propos – vous allez me détester – vous avez une dette envers les "antisémites édentés" que nous sommes. Lorsque certains d'entre nous, mal dégrossis, s'invitent dans le débat républicain avec leurs pataugas*²⁹ [?], quelque part, ils vous sont utiles. Lorsque par exemple ils [certains d'entre nous mal dégrossis] s'en prennent à la mémoire du génocide, ils touchent à quelque chose de bien plus sensible que la mémoire des Juifs. Ils s'en

27 Le camp de concentration allemand de Shark Island se trouvait sur le territoire de l'actuelle Namibie. En fonctionnement de 1905 à 1907, il est utilisé par l'empire allemand au moment du massacre des Héréros (appelés aussi à tort Hottentots) et des Namaquas. Entre 1 000 et 3 000 d'entre eux, hommes, femmes et enfants, y sont morts. Le travail forcé y est de rigueur et ce camp est considéré comme un des premiers avatars de système concentrationnaire. Sans qu'il soit associé à un dispositif spécifique de mise à mort, il a été un des moyens important de ce qui est considéré comme le premier génocide du XX^e siècle.

28 Concept adapté d'Albert Memmi qui invente la notion de « racisme édenté » pour parler du racisme des « opprimés », dans *Le Racisme, description, définition, traitement*, Paris, Gallimard, 1982. C'est sans doute par « *exquise perfidie* » qu'on caviarde ainsi une notion inventée par celui qui a aussi théorisé le concept de « *judéité* ».

29 La « pataugas » est une chaussure toilée traditionnelle du Pays basque avec une épaisse semelle crantée obtenue avec de la pâte de caoutchouc chauffée à l'aide d'un réchaud à gaz, d'où son nom. La pataugas étant l'une des seules chaussures de marque à être distribuées en Algérie dans les années 50 et 60, elle fut beaucoup portée par les combattants du FLN, dont elle constituait un des éléments vestimentaires de la panoplie.

prennent au temple du sacré : la bonne conscience blanche. Le lieu à partir duquel l'Occident confisque l'éthique humaine et en fait son monopole universel et exclusif. Le foyer de la dignité blanche. Le bunker de l'humanisme abstrait. L'étalon à partir duquel se mesure le niveau de civilisation des subalternes. En fait, les indigènes, impolis et insoumis à cette règle, dès lors qu'ils la contestent, révèlent des secrets de famille », page 67. On se positionne dans un raisonnement qui reprend une structure paranoïaque : si le génocide est « *le temple du sacré : la bonne conscience blanche* », c'est vraiment là qu'il faut attaquer, démasquer, lever le voile sur les « *secrets de famille* ». La notion de dévoilement ouvre la porte du complotisme, car où y aurait-il secret sinon dans le mensonge ? Alors, que nous dévoilent donc les plus « *mal dégrossis* » des « *antisémites édentés* » ? Ils « *s'invitent dans le débat républicain* » avec leurs étranges pataugas (chaussures typiques des indigènes mal dégrossis sans doute) et « *s'attaquent à la mémoire du génocide* ». Ce passage va résonner dans la suite du livre puisque le terme « *mal dégrossi* » sera repris dans l'épithète finale : « *Je pense donc je suis, je suis... une khoroto [ndlr : « du dialecte maghrébin. Qualifie, dans le registre de l'autodérision et de l'humour, un "Arabe" mal dégrossi*] ». *Ça suffira pour ma tombe.* » Sous des allures d'humilité toute religieuse, vient alors s'inscrire une deuxième signature. Le sous-texte affleurant dans l'extrait précédent trouve ici son aboutissement en finissant de tisser un sale fil qui court dans l'ensemble du livre : elle sera donc elle-même cette « *khoroto* », cette « *"Arabe" mal dégrossie* » qui « *s'invite dans le débat public* » et « *s'en prend à la mémoire du génocide* ». Quand on sait que l'autre occurrence de « *Khoroto* » concerne le *coming out* du « *personnage improbable* » que constitue « *l'indigène homosexuel* »³⁰, on peut se demander quel est exactement ce *coming*

30 Cf. « *Parcours de lecture* », p.195.

out qu'elle nous réserve *post mortem*. Voudrait-elle ici se faire reconnaître au nom de ceux que Serge Thion³¹ appelle, avec une référence perverse au judaïsme, « *marranes* »³², c'est-à-dire ces négationnistes qui, comme les marranes convertis de force d'Espagne et du Portugal qui continuaient à pratiquer le judaïsme en secret, exerceraient la promotion de « leur foi » négationniste malgré une normalisation de façade, et dont l'identité politique véritable ne devrait être avérée que *post mortem*? Le « *vous allez me détester* » sonne comme une incitation à poursuivre la relation sadomasochiste. On se sait donc détestable, on l'affiche même. On agite d'ailleurs volontairement, et avec un sadisme récurrent, l'horreur, ne serait-ce que quand on nous demande un peu d'abnégation. Il faudrait par exemple « *se résoudre à la défaite ou la mort de l'opprimeur, fût-il Juif* ». Est-ce à dire que fermer les yeux, maintenant, deviendrait une vertu décoloniale, et au prix de quel massacre, qui cette fois-ci ne compterait pas ?

31 Chercheur au CNRS dont il a été exclu en novembre 2000, proche de Dieudonné en 2007 et entré dans le Mouvement des damnés de l'impérialisme de Kémi Séba en 2009, passé de la négation du génocide causé par les Khmers rouges à celle des chambres à gaz depuis la fin des années 70 et rédacteur de la revue diffusant des contenus négationnistes *La Gazette du Golfe et des banlieues* à partir du début des années 90, Serge Thion s'est fait le passeur entre une certaine extrême gauche anti-impérialiste et les rangs des prosélytes du négationnisme, notamment ceux d'Ahmadinejad (« *héros* » de Bouteldja, donc) et de la République islamique d'Iran.

32 Cette expression est explicitée sur le site négationniste Aaargh réputé être tenu par Serge Thion. Dans *Mort d'un révisionniste marrane*, il révèle *post mortem* l'identité politique d'un militant négationniste, Marc Rouannet, dont il fait l'éloge funèbre parce que, comme d'autres « *marranes* », il aurait jusqu'à son décès « *œuvré en secret* ». La mort est théorisée comme le moment où enfin la révélation du credo négationniste est possible.

Divagations décoloniales autour du genre

Sans surprise, c'est aussi à propos de l'homosexualité et des rapports de genres que se développe un point de vue particulièrement réactionnaire, alors même qu'on prétend faire particulièrement cas des femmes, du moment qu'elles sont « indigènes ».

On commence avec l'Iran, ou plutôt, parce qu'on aime les raccourcis, y compris géographiques, avec l'Australie, qui va nous y mener, page 32 : « *Que faire ?* » (par rapport à l'extermination des Aborigènes d'Australie, où elle voyage quand elle écrit ce passage), ceux qui restent « *noient leur culpabilité dans l'alcool et sont clochardisés* ». Pour oser une telle affirmation, il reste à croire que ce soit intégralement vrai, et franchement on en doute. C'est quoi qu'il en soit un point de vue d'Occidentale arrogante, qui n'y connaît rien, méprise et surplombe les autres, en l'occurrence les Aborigènes. Serait-on toujours « l'indigène » de quelqu'un ? D'ailleurs « *dans la rue, ils ne me regardent pas. Ils passent leur chemin comme des fantômes* ». Voulez-vous savoir à quoi on reconnaît un peuple de fantômes ? Envoyez Bouteldja en voyage passer quelques jours quelque part, et si les autochtones ne la regardent pas dans la rue, le diagnostic est posé. On a là des considérations du guide du routard décolonial typiques des orientalistes du XIX^e siècle. Quand on se demandait à quoi pouvait bien servir une égérie raciale : à détecter les peuples fantômes. C'est l'ONU qui va être contente ! Reprenons : que faire donc ? « *Rien. C'est trop tard.* » Saut de paragraphe. « *Parfois il se passe des choses* », on attend le retour du possible, de la révolte, du refus ou de la révolution ? Non, il s'agit d'Ahmadinejad, qui aux États-Unis, professe qu'il n'y a pas d'homosexuels en Iran. Une véritable

passion pour tous les types de négation³³ ? Sans doute. « *Ahmadinejad, mon héros* », soupire-elle juste après.

Faisons déjà étape ici car même si des éléments ont déjà été mentionnés dans le texte « Une Soirée de printemps chez les racialisés » dans ce livre, il faut préciser que ce si aimable président iranien, entre autres exploits, aura organisé en décembre 2006 une conférence « Étude sur l'Holocauste : perspective mondiale » qui a réuni le gratin négationniste international ; parmi lesquels six fanatiques juifs ultra-orthodoxes anglais venus plutôt par antisionisme. Comme quoi la convergence des luttes a parfois du bon – et preuve, s'il en fallait d'autres, que le judaïsme affiché de certains est bien plus un cadeau et une caution aux antisémites qu'une quelconque garantie contre l'antisémitisme (n'est-ce pas l'UJFP ?). Parmi les invités formidables reçus alors en grande pompe, comme des chefs d'État, Robert Faurisson n'est pas en reste. Il s'agissait tout de même de réunir les meilleurs experts, pour enfin trancher sur la réalité du génocide des juifs, sans doute les spécialistes se sont aussi attachés – en si bon chemin pourquoi se priver ? – à régler la question de l'existence des chambres à gaz, depuis si longtemps soumise au doute. *And the winner is ?*

Revenons à nos mythomanes spécifiques. Faurisson a eu là l'occasion de rendre un hommage lyrique à Ahmadinejad qui a déjà fait savoir de nombreuses fois que l'extermination des juifs pendant la Seconde Guerre mondiale était un « mythe ». En tant que président décolonial, on doit avoir des prix de gros sur les « mensonges artisanaux ». Faurisson louera le « courage », la « clarté », « l'héroïsme », du président. Décidément cet indigène iranien est très prisé, il est le héros de tant de français de choix, c'en est presque incroyable. Paraphraser Faurisson (dont on n'évoque pas le nom) il fallait y penser !

33 Sur Ahmadinejad et le négationnisme voir « Une Soirée de printemps chez les racialisés », p. 78.

Reprenons là, nous sommes encore proches, il n'y a qu'un saut de ligne qui nous sépare de la déclaration de Bouteldja : « *Il n'y a pas d'homosexuels en Iran.* » C'est Ahmadinejad qui parle. Cette réplique m'a percé le cerveau. Je l'encadre et je l'admire. « *Il n'y a pas d'homosexuels en Iran.* » Je suis pétrifiée. Il y a des gens qui restent fascinés longtemps devant une œuvre d'art. Là, ça m'a fait pareil. Ahmadinejad, mon héros. [...] Elles font mal aux tympanes ces paroles. Mais elles sont foudroyantes et d'une mauvaise foi exquise. Pour les apprécier il faut être un peu lanceur de chaussures. Une émotion de minables, je dois avouer. Admirons la scène. Rien n'est plus sublime. » Malgré la dénégation, on essaye de faire le Genet du XXI^e siècle en s'installant dans l'esthétisme. Reste un certain suspense : pourquoi cette fascination ? La réponse tombe : « *Ahmadinejad est en voyage officiel et doit prononcer un discours à l'ONU au moment où Abou Ghraïb est au cœur de toutes les polémiques.* » Le chantage, toujours, le ressentiment et l'esprit de revanche : la négation discursive de l'existence des homosexuels en Iran et leur lynchage réel contre la négation des atrocités d'Abou Ghraïb : un point partout, la balle au centre. Un mensonge en annulerait un autre, dans un effet de manche à la Vergès. « *Un mensonge artisanal face à un mensonge impérial. Oui, c'est minable* », page 35. Le dénigrement de son propre point de vue comme point de départ émancipateur sans doute... C'est aussi une manière de dire : c'est le minimum, on pourrait sans doute mieux faire, mais c'est mieux que rien. D'ailleurs le projet qu'on laisse craindre à plusieurs reprises dans le livre pourrait se faire plus important encore : nier les chambres à gaz par exemple, pourquoi pas. Un autre mensonge artisanal face à l'extermination industrielle, face à une « *vérité blanche* », ce serait vraiment le moindre des épisodes de cette guerre asymétrique où on fait feu de tout bois, de tout combustible

conceptuel, sans vergogne. Un « mensonge artisanal », c'est comme de l'« antisémitisme édenté », ça ne fait pas de mal, ça fait juste plaisir.

Et ça continue : « *Ahmadinejad* : "Il n'y a pas d'homosexuels en Iran." Stupéfaction. Tollé général. Ou presque. Du moins je le suppose. Les cyniques blancs comprennent. Les anti-impérialistes encaissent. Les autres – la bonne conscience – ont les boyaux qui se tordent. Le sentiment qui suit : la haine. Et moi, j'exulte. Normalement, je dois saisir ce moment du récit pour rassurer : "Je ne suis pas homophobe et je n'ai pas de sympathie particulière pour Ahmadinejad." Je n'en ferai rien. Là n'est pas le problème. La seule vraie question c'est celle des Indiens d'Amérique [sic]. Ma blessure originelle », page 33. Houria Bouteldja « exulte » face aux déclarations homophobes, dans un contexte de répression directe, d'Ahmadinejad, qu'elle qualifie (page 34) d'« indigène arrogant ». Le panarabisme permet un interclassisme délirant, en associant au président iranien sous le statut d'indigène les « damnés de la terre » dont on se réclame. Et voilà bien ce que la race permet. Décidément, entre la détestation et l'exultation, on agite impressions et sentiments intenses pour, avec l'évocation des Indiens d'Amérique, atteindre le ridicule dans la mise en scène de soi.

Les poncifs racistes sont aussi repris en ce qui concerne ces indigènes forcément virils, ce qui combine ainsi menace et attrait dans une proposition de fascination sadique : « *Sous la pression, certains hommes de chez nous enfilent un masque blanc. Ils le portent mal. Fatalement, il les défigure. S'interrogent-ils sur leur violence envers nous ? Tu parles. Ils sont laids parce qu'ils n'abdiquent leur virilité que pour plaire aux Blancs. Pas parce que nous subissons leur violence. Ils abdiquent devant le pouvoir. Quand ils convoitent une femme blanche, ils sont chevaleresques, prévenants, romantiques. Des qualités insoupçonnables dans l'in-*

timité de nos HLM. J'en viens à préférer les bons gros machos qui s'assument. Je vous le dit mes sœurs, il faut trancher dans le vif. Quand les hommes de chez nous se réforment sur injonction des Blancs, ce n'est pas bon pour nous. [...] Quand on chasse le naturel, il revient au galop. Et c'est nous qui nous prenons les sabots en pleine poire. Comme je nage dans mes contradictions, je l'avoue, je préfère l'authentique à la copie », page 78. Qu'est-ce que c'est que ce naturel qu'on chasserait ? Le mythe du bon sauvage dégouline ici en assignation raciste et nauséabonde. Quelle vulgarité ! Comment laisser dire qu'on préfère les « *bons gros machos qui s'assument* » plutôt que ceux qui pourraient vouloir draguer des « *blanches* ». « *Je préfère l'authentique à la copie* » : comment ne pas y voir une subtile allusion à cette manière très « antifasciste » de qualifier le rapport entre le FN et la droite ? Un léger clin d'œil appuyé : pour la guerre des races, rien ne vaut un bon Ménard, une bonne Marine Le Pen, non ? C'est à plus forte raison que cette phrase, même dans un contexte où l'écriture est très mal construite, trouve difficilement sa place dans la logique interne du développement.

Puis, assumant sans complexe d'être du côté de l'aile droite de l'islam, elle énonce que le féminisme dans le « *monde islamique* » a été importé par des hommes, et que fidèle à sa guerre de tous contre tous, – chacun son clan, sa race, son genre et nique le monde –, cela ne peut être que par soumission à l'Occident. Une double disqualification, en somme, pour ces hommes qui se soucient des relations de genre, dans un racialisme total. Ce courant se retrouve présenté comme rassemblant cinq « figures du réformisme dans l'islam ». « Réformateurs » serait trop sympathique, « réformistes », par effet d'amalgame, c'est méprisable. Ce sont des traîtres à la solde des blancs. Elle qui usuellement aime tant ses frères, là il se trouve qu'elle n'est pas si compréhensive. Les violeurs ça va, les

réformateurs « *ils me fatiguent ces mecs* ». Voilà pour « *Qasim Amine, Mohammed Abduh, Tahar Haddad, Taha Hussein, Mohammed Rachid Rida* »³⁴.

Après le féminisme, on peut s'en prendre aux homosexuels, et c'est à leurs propos qu'on pourra être les plus haineux : l'homosexualité, surtout celle des « indigènes » est un fantasme de blanc ou presque, et l'homosexuel maghrébin, un « *personnage improbable* ». On est tranquille puisque certains qui s'affichent homos acceptent de faire comme s'ils prenaient ça pour de l'amour et lui servent de caution ainsi que de faire-valoir identitaire³⁵. « *À propos de virilité, avez-vous remarqué, sœurs, l'émotion qui s'empare d'un démocrate blanc lorsqu'un banlieusard déclare son homosexualité devant micros et caméras? Entendre un lascar faire son coming out : un kiff de blanc civilisateur, un aboutissement pour l'indigène retardataire. Car pour un khoroto faire de sa*

34 Quand, avec Qasim Amine, Mohammed Abduh, Tahar Haddad, Taha Hussein et Mohammed Rachid Rida, Houria Bouteldja cite cinq noms qui représenteraient le « *féminisme dans le monde arabe* » et qu'elle discrédite parce que ce sont des hommes, elle trouve moyen de dire faux. Les « réformateurs musulmans » Mohamed Abdou et Rachid Rida ne sont ni de près ni de loin des « féministes », ces « modernisateurs » qui prônent le retour aux fondements de l'islam ont été au contraire des jalons d'un certain néo-fondamentalisme (avec des nuances mais sans entrer ici dans les détails). On se demande en revanche pourquoi ne pas citer au moins la célèbre Hoda Chaaraoui, Égyptienne de la première moitié du XX^e siècle qui lutta, entre autres, contre le voile... Peut-être parce que le raisonnement bancal apparaîtrait pour ce qu'il est. Quant à Qasim Amine, penseur égyptien féministe et rationaliste, Tahar Haddad, syndicaliste tunisien qui a milité pour les droits des femmes et Taha Hussein qui étudie la poésie préislamique et défend au début du siècle l'idée que le Coran ne peut pas être utilisé comme source objective pour l'histoire, leur relégation doit faire à Bouteldja l'effet d'un de ces « blasphèmes » dont elle a le secret. En fait elle se positionne ainsi dans un horizon absolument réactionnaire et défend les courants les plus conservateurs de l'islam politique.

35 Cf. intersection n°4 « Être l'homo du PIR, ou ne pas être - Un ultimatum ».

sexualité une identité sociale et politique, c'est entrer dans la modernité par la grande porte. Le Blanc est au bord de l'extase. [...] J'en ai marre de ces héros à deux balles. Mais le démocrate blanc entre en transe. Quand il rencontre ce personnage improbable, il est secoué de spasmes, d'une envie irrépressible de l'embrasser, de le serrer dans ses bras et de communier avec lui », page 80. Au-delà de cette mise en scène assez sordide du plaisir sexuel, ceux qui seront le plus traînés dans la boue, ce sont bien sûr les renégats totaux, renégats de la race et de la sexualité, un « improbable » maghrébin homosexuel par exemple, qui sera alors tour à tour qualifié de « banlieusard », « lascar », « indigène retardataire » – alors qu'Ahmadinejad est lui tout à fait à l'heure et arrogant, ce qui est une qualité – « khoroto » (ce serait, d'après une note, « du dialecte maghrébin. Qualifie dans le registre de l'autodérision [là des autres] et de l'humour un "Arabe" mal dégrossi »), « l'indigène » serait aussi doté d'une conscience « encore archaïque », « hypnotisé », comme la fois précédente contre les « réformistes » de l'islam. La sentence tombe comme un couperet : « J'en ai marre de ces héros à deux balles. » Sachez alors que l'« ennemi qui le tétanise et le nargue [le étant le « démocrate blanc »] : la redoutable et insolente virilité islamique. Celle qui rend fou. Celle qui fait baver les phallocrates. "Ils voient leurs femmes. Ils peuvent en avoir quatre. Les salauds !" ». Ainsi le débat est bien posé, ça fait plaisir d'avoir des gens qui bossent à l'Institut du monde arabe. C'est un peu trop intello mais ça va, en s'accrochant, on arrive à suivre. C'est peut-être parce que le texte, facétie rhétorique, s'adresse à « Nous, Femmes Indigènes » que le ton, quand il n'est pas badin, se fait au moins familier et souvent vulgaire dans l'expression. « Mais à part ça, il paraît que dans les cercles philanthropiques, on s'inquiète de notre sort, à nous les meufs. Sans déconner ? » De même, quand elle résume et explique pour les « sœurs » ce qu'elle veut dire, cela donne des stupidités

simplificatrices sur un ton paternaliste et même colonial, on n'est pas loin du « petit nègre », c'est l'indigence intellectuelle faite discours : « *Ce que je veux dire, sœurs, c'est que les sociétés européennes étaient horriblement injustes vis-à-vis des femmes (on y a immolé des milliers de "sorcières") mais que celles-ci, grâce à l'expansion capitaliste et coloniale, ont largement amélioré leur condition au détriment des peuples colonisés* », page 88. Au-delà du fait que c'est toujours le même schéma qui refuse absolument de comprendre, ou même d'envisager, ce que sont des rapports sociaux ou le capitalisme, en tous les cas, tout ce mélange de rage « indigène » et de savoir pillé « aux blancs », dans cette langue si fleurie, c'est normal que ça subjugue Océane Rose Marie et qu'elle trouve ça « *(up)percutant* »³⁶.

Sans aller jusqu'en Iran d'ailleurs, dans la suite du passage précédent, l'homophobie se porte bien :

« *Les Blancs, lorsqu'ils se réjouissent du coming out du mâle indigène, c'est à la fois par homophobie et par racisme. Comme chacun sait, "la tarlouze" n'est pas tout à fait un "homme", ainsi, l'Arabe qui perd sa puissance virile n'est plus un homme. Et ça c'est bien. C'est même vachement bien.* », page 81. On continue à la page suivante : « *Regardons nos parents, regardons nos frères, regardons les femmes de nos quartiers. Et observons les élites blanches. Et puis, redécouvrons nos mères, nos pères, et nos frères. Eux, des ennemis ? Il n'y a pas de réponse simple à cette question. Je mentirais si je répondais un non franc et sans appel. Mais je fais le choix conscient de dire non car ma libération ne se fera pas sans la leur. Comme Assata Shakur, je dis : "Nous ne pouvons pas être libres tant que nos hommes sont opprimés". Non, mon corps ne m'appartient pas. Je sais aujourd'hui que ma place est parmi les miens.*

36 Océanerosemarie, « Qui a peur de Houria Bouteldja ! », *Libération*, 30 mai 2016.

Plus qu'un instinct, c'est une démarche politique. » On constate toujours ce tour de passe-passe : elle prétend formellement se dédouaner tout en assumant en fait racisme et homophobie.

L'exhibition de son histoire familiale vaut modèle : *« Je partage les rênes de ma vie avec elle [sa mère], et avec toute ma tribu. De toute façon, si je les leur avais retirées, je les aurais données aux Blancs. Plutôt crever. Je préfère gérer. Et naviguer à vue. Le racisme est pervers. C'est un diable. Voyez comment en sa présence, tout devient paradoxal et brumeux. Vite une torche! »*, page 73. Voilà comment on pose le cadre d'une politique de l'émancipation, obéir, être tenus en laisse dédoublée, comme un cheval, se faire cornaquer et diriger, par sa mère et sa tribu ou « les blancs ». *« Je préfère gérer. Et naviguer à vue. Le racisme est pervers. »* À qui le dites-vous ! Cette « gestion » que l'on préfère, cette manière de se mouvoir, voilà où cela mène : à un racisme pervers qui (parce que sans religiosité et sans maléfices à bigot, le plaisir n'est pas complet), est un « diable ». Ce sont les mécanismes de la confusion qu'elle déploie, ce racisme prétendument antiraciste, qui en embrume quelques-uns en effet. Si je réclame une torche c'est pour mieux allumer des bûchers, mon enfant. On continue : *« La morgue blanche. Bouffie d'elle-même, elle a sous-estimé nos hommes. Le racisme est-il à ce point bête ? Il méprise tellement son adversaire qu'il le croit inoffensif [coucou les révolutionnaires, Houria Bouteldja s'adresse à vous]. Il s'imagine que les hommes de chez nous sont des corps inertes et désactivés. T'arrives, tu leur dérobes leurs femmes et ils te gratifient d'un "merci bouana". Purée ! En vérité, ils existent, ils respirent, ils forment un groupe, un corps social qui a des intérêts à défendre. Un corps agissant qui défend ses privilèges. »* Toujours cette constitution des autres comme « corps social » et cette lecture en termes de « privilèges », qui est là pour attiser et diriger vers ceux qu'on constitue comme « des autres », haine, séparation et ressentiment.

Le début de l'extrait nous apprend où elle souhaite mener les uns et les autres. Elle veut qu'on la craigne en se dépeignant comme le diable, avec sa torche, jusqu'à la morgue. « *Tu leurs dérobés leurs femmes* » : c'est sans doute le second acte de la politique de l'émancipation, les femmes appartiennent à des hommes, ce sont des objets. Une page plus loin, elles seront désignées comme ce « *bien* » que les hommes défendent. La politique de l'amour révolutionnaire a de ces voies royales dont seul Dieu connaît les chemine-ments. La mention « *bouana* » voudrait sans doute construire une caricature d'indigène d'Afrique noire, qui joue le second degré, et prend ici la place de la référence permanente à l'Algérie. Même quand on veut jouer à renverser le stigmaté, on ne peut que mettre en scène le stigmaté de l'autre, en jouant un racisme prétendument sympathique, un peu « *édenté* », un peu *lumpen*. Mais, surtout, dans ces envolées lyriques sur la résistance et le « *corps social* » que formeraient les hommes, défendant leurs privilèges, leurs biens et leurs intérêts, se raconte tout bonnement un cousin bienveillant, un peu « *édenté* » aussi, de l'extrême droite. On bricole grossièrement le cadre pompeux (et funèbre) pour une guerre des races. Cette aliénation, cet assujettissement symbolique des femmes étalé ici est aussi pernicieux, bien sûr, que ces grandes déclarations sur elle-même qui, en réalité, ne la concernent pas. Bien sûr qu'en bonne bourgeoise, on édicte des règles, des lois, on grave dans le marbre l'obéissance des autres. C'est toujours sur le dos des prolétaires, c'est toujours pour mieux faire obéir mais n'en rien respecter, que ce genre de grandes déclarations s'énoncent.

À l'adresse des femmes indigènes, des « *sœurs* » maintenant : « *Sœurs, soyons méthodiques et posons-nous les bonnes questions. Existe-t-il vraiment une conscience féministe spon-*

tanée des femmes blanches? Quelles sont les conditions historiques qui ont permis le féminisme? On ne peut pas ne pas resituer les prémices de la possibilité du féminisme dans un moment géopolitique précis: celui de l'expansion capitaliste et coloniale rendue possible par la "découverte de l'Amérique" et dans un autre moment fondateur: la Révolution française, elle-même condition de l'émergence de l'État de droit et de l'individu citoyen », page 87. « *Nous reprocher de ne pas être féministes, c'est comme reprocher à un pauvre de ne pas manger de caviar* », page 83. Le séparatisme est de rigueur et rien n'est partageable dans ce qui pourrait être une situation des femmes, quelle que soit leur couleur de peau. L'enjeu est bien de séparer et de discréditer ici carrément « *le féminisme* » qu'on n'affuble même plus de l'adjectif « blanc », ce qui pourrait laisser entendre qu'un autre féminisme est possible. Plus loin elle évoque la possibilité d'un « *féminisme décolonial* », qui sonne du coup véritablement comme un alibi. Pour le moment, pas de gants, si le féminisme est né, c'est la faute de la conquête de l'Amérique, 1492. Le lien est clair, non ?

On en arrive même au permis de violer que les « *femmes indigènes* » se doivent de décerner à « *leurs hommes* », formulé comme un appel au sacrifice de soi. Après avoir cité la « *victime noire d'un viol* » qui répond à une interview en disant : « *Je n'ai jamais porté plainte parce que je voulais vous protéger. Je ne pouvais pas supporter de voir un autre homme noir en prison* », elle affirme : « *Nos communautés ne peuvent pas faire l'économie de cette introspection. Les hommes doivent apprendre à nous respecter et comprendre notre sacrifice comme nous comprenons la nécessité de les protéger. Ce débat entre nous est une priorité. Y veillerons-nous?* », page 92. Alors bien sûr, il ne s'agit pas ici de refuser le judiciarisme, la punition ou la prison, mais bien plus assurément d'ériger en règle, en

défaveur des femmes, la soumission à la complaisance communautaire de la pire espèce.

Permis dont se saisiront assurément ces indigènes forcément si virils : « *Dans une société castratrice, patriarcale et raciste (ou subissant l'impérialisme), exister, c'est exister virilement*³⁷. "Les flics tuent les hommes et les hommes tuent les femmes. Je parle de viol, je parle de meurtre", dit Audre Lorde. Un féminisme décolonial ne peut pas ne pas prendre en compte ce "trouble dans le genre" masculin indigène car l'oppression des hommes rejaillit immédiatement sur nous. Oui, nous subissons de plein fouet l'humiliation qui leur est faite. La castration virile, conséquence du racisme, est une humiliation que les hommes nous font payer le prix fort. En d'autres termes, plus la pensée hégémonique dira que nos hommes sont barbares, plus ils seront frustrés, plus ils nous opprimeront. Ce sont les effets du patriarcat blanc et raciste qui exacerbent les rapports de genre en milieu indigène. C'est pourquoi un féminisme décolonial doit avoir comme impératif de refuser radicalement les discours et pratiques qui stigmatisent nos frères et qui dans le même mouvement innocentent le patriarcat blanc », pages 94 et 95. Parce que quand une femme indigène accuse de viol un homme indigène, elle innocente en même temps « le patriarcat blanc », qui est le vrai coupable de ce viol. Et puis si il y a des viols, c'est parce que des flics tuent « les hommes », CQFD. Alors le voilà, ce « *féminisme décolonial* » qui anéantit par principe, au nom du communautarisme, toute revendication d'émancipation des femmes au nom du risque de « stigmatisation ». Un féminisme qui penserait qu'il faut sauver la communauté en priorité, et protéger les hommes avant tout. Il fallait oser.

37 Faut-il signaler le parallèle avec la citation d'Abdelmalek Sayad maintes fois reprise par les racistes, « *exister, c'est exister politiquement* ».

La nécessaire et compréhensible défense de la virilité indigène est même ce qui explique les départs de femmes en Syrie : « *l'Occident colonial croyait anéantir la puissance virile de nos hommes. Il l'a démultipliée à son image. Aujourd'hui, elle nous explose à la gueule non sans la complicité active de certaines de nos petites sœurs, pourtant programmées pour devenir des beurettes mais qui à l'appel du "djihad" répondent: présentes! Lorsque leurs frères partent sauver l'honneur perdu, elles les suivent et, avec eux, réinventent un modèle de famille mythifié où les rôles sont naturalisés mais sécurisants: les hommes font la guerre, les femmes, les enfants. Les hommes, ces héros, les femmes, ces Pénélopes loyales qui signent par là la faillite d'un progressisme [...] faussement universel mais vraiment blanc qui n'a eu de cesse de vouloir les domestiquer et leur cacher l'avenir: "Non, nos hommes ne sont pas des pédés!"*, nous disent-elles », page 96. Toujours mal écrit, toujours vulgaire, toujours ignoble. Bouteldja, feignant une posture descriptive, contribue à la mythification des raisons imaginaires de ce que serait l'embrigadement djihadiste, en y plaquant son délire homophobe. Qu'est-ce qu'on est pas prêts à faire pour signer « *la faillite d'un progressisme faussement universel mais vraiment blanc* » ? Alors les filles, plutôt « djihadistes » que « beurettes » ?

Aussi, contre ce féminisme blanc qui se situerait pour Bouteldja entre le « *chocolat* » et le « *caviar* », elle propose de se référer au « *négo-féminisme* » [sic] des « *sœurs africaines* » – pour une fois qu'on sort d'Algérie – qui serait un « *compromis entre les hommes et les femmes indigènes* ». « *Car quelle est notre marge de manœuvre entre le patriarcat blanc et dominant et le "nôtre", indigène et dominé? Comment agir quand la stratégie de survie du dernier consiste à exposer ses pectoraux, à faire étalage de sa virilité? C'est cette équation que notre moi collectif a dû résoudre. Un moi qui a réalisé l'air de rien le difficile compromis entre l'in-*

tégrité, la sauvegarde du groupe et la libération de l'individu », page 83. Constatons d'abord que la dernière énumération vaut pour une hiérarchie des objectifs. La « *libération* » est bien loin dans le programme, après l'intégrité et la sauvegarde du groupe. Le chemin est long et passe par des étapes archaïques et réactionnaires, qui laissent mal augurer de la suite.

De cette conception, qui met de la race partout, à tous les étages, découlent en effet d'intéressantes perspectives : « *Dans cette bataille, nous n'avons pas été passives. Nous avons joué notre partition, avec les moyens du bord. Certaines d'entre nous se sont éloignées des hommes blancs, certaines s'en sont rapprochées non sans poser leurs conditions, d'autres ont exigé la conversion à l'islam, d'autres ont mis le hijab.* » Riches alternatives. Mettre la race aux commandes avec la religion comme boussole, voilà, en résumé, l'essentiel du programme. Les femmes comme marchandises raciale-religieuses, cheptel à gérer et à convertir, la ferme des mille femmes, où l'on rejoue en boucle l'enlèvement des Sabines. Qu'on ne vienne pas nous dire alors que ce n'est pas une politique de l'émancipation, puisque les raisons, quand ce n'est pas la « *recherche de la spiritualité* » peuvent être « *la résistance politique* » ou « *une forte conscience de soi et de sa dignité* ». Voilà pour quelle « dignité » certains ont marché ou fait marcher à Paris le 31 octobre 2015... Elle affirme que « *nous ne sommes pas des corps disponibles à la consommation masculine blanche* », il faut sans doute alors comprendre que ces corps, le « nous » étant les « femmes indigènes », sont propres à la consommation masculine « non-blanche » et que les blancs, pour consommer, devront en payer le prix. Là encore, c'est beau, on hésite vraiment entre l'amour révolutionnaire et le proxénétisme décolonial.

Surprise, page 85, notre maquignon décolonial marche en fait dans les pas de Guy Debord, et même si c'est quand même

plutôt « blanc » et si les héritiers sont déjà nombreux à se bousculer au portillon, « *nous refusons d'être des corps exploitables par la société du spectacle* » ou quand plus rien ne veut plus rien dire : Houria Bouteldja, la rebelle des plateaux télé ne veut pas se faire exploiter par la société du spectacle. Voilà qui fera un bon titre pour la couverture de ses confessions à *Paris Match*. À quand un livre sympa à *La Fabrique*, *Situationnistes islamistes*, préfacé par le Comité invisible au grand complet ?

Une note page 85 sur les « *formes occidentalocentrées* » du féminisme nous éclaire et promet de nuancer enfin une pensée tellement simpliste : « *Le féminisme européen est évidemment pluriel. Il peut être d'État, libéral, néo-libéral, impérialiste ou au contraire radical, anti-libéral, anti-impérialiste et antiraciste. C'est sa version dominante dont il est question ici.* » On pourrait pourtant dire la même chose de l'antiracisme, et avec plus de raisons. Même si le concept de « *féminisme impérialiste* » est plutôt amusant, comme le « *féminisme néo-libéral* », on est un peu déçu qu'il n'y ait pas eu de féminisme « anti-néo-libéral ». On apprendra dans cette énumération, qu'à l'État, s'oppose « *radical* ». C'est une riche conception de la politique et de la conflictualité. On voit tout de suite qu'on a affaire à une connaisseuse et une praticienne qui n'a pas pour autant peur de se livrer à de la théorie de haut vol et qui, malgré les sphères de l'érudition qu'elle maîtrise, sait rester les pieds sur terre. D'une manière générale, on ne parle que du pouvoir, des « élites », des médias, des institutions, parce qu'en fait on s'adresse à eux, c'est cela que l'on convoite et qui fait l'objet de toutes les projections, des fantasmes, c'est l'horizon des perspectives décoloniales, c'est l'objet de la jalousie obsédante. Des luttes, on n'en parle pas, jamais, on n'y connaît rien d'ailleurs, peut-être parce qu'il n'existe pas encore de *struggle studies*. Pour l'aile droite de la racialisation,

ce n'est même pas un objet d'étude, mais on s'intéresse plutôt à la gestion, au pouvoir. Si on veut « révolutionner » quelque chose c'est seulement la gestion des ressources humaines, la distribution du pouvoir, l'optimisation de l'*empowerment*³⁸, du contrôle social et religieux.

Programme, menace et conversion

Alors, la finalité de tout ce qu'on a supporté là, c'est quand même l'amour, c'est-à-dire la conversion sous la menace : « *L'amour et la paix ont un prix. Il faut le payer* » page 47, qui vient conclure joyeusement cette partie. Payer est bien tout ce que méritent tous ces « *Blancs* », c'est tout l'amour vache qu'on leur souhaite. Attention quand même : si on lit bien le dernier chapitre, cette proposition formidable ne s'adresse pas « *aux Juifs* » auxquels on a déjà sans doute réglé leur compte dans les chapitres qui précèdent, et qui ne méritent même pas ce traitement de faveur.

Le seul moment où on les évoque à nouveau, d'ailleurs, c'est dans une optique de menace directe, avec la reprise d'une citation célèbre de Dieudonné à propos de son ancien partenaire de scène Élie Semoun, qui aurait dit qu'il était indigne qu'il puisse encore s'exprimer : « *Je tiens à lui dire que si le vent venait à tourner et qu'on se retrouvait dans une ambiance des années trente, qu'il ne vienne surtout pas se planquer dans ma cave. En cas de match retour, je le balance aux autorités directement* », citation suivie du commentaire de Bouteldja : « *Je crois qu'il faut le prendre au sérieux. [...] Je connais bien les gens de ma race. Bien que cabossés et terriblement abîmés, nous avons encore le cœur gros et une certaine pratique de la noblesse*

38 Cf. note n°8 de la postface.

humaine mais pour combien de temps ? », page 68. Menace, suspense, et chantage donc, à destination de ceux qui ne peuvent décidément pas se faire aimer. Le meilleur est là : « *Ce système pourri est en train de faire de vous des monstres, comme il fait de nous des crapules. Son œuvre pourtant n'est pas achevée.* » Les Juifs deviennent donc « *des monstres* », le processus est déjà engagé, monstres, ils commencent déjà à l'être, mais ce devenir enviable, c'est la faute du « *système* ». Par contre il fait de « *nous* » des « *crapules* », c'est pas terrible mais on s'en remet. « *Monstres* » ou « *crapules* », chacun pourra juger de ce qui est connoté par les deux termes bien choisis. Mais qui est donc ce « *nous* », qui dénoncerait des « *juifs* » et qui comprend alors Bouteldja et Dieudonné ? La catégorie nommée « *les gens de ma race* » produit une construction politique située, s'il en est... Mais toujours, bien sûr, sans assignation.

« *Je vous laisse mais je ne voulais pas vous quitter sans vous confier deux certitudes qui sont les miennes et, humblement, vous faire une "offre généreuse" : Vous êtes en train de perdre des amis historiques. Vous êtes toujours dans le ghetto. Et si nous en sortions ensemble ?* » pages 68 et 69 et conclusion du chapitre « *Vous, les juifs* ». Aux juifs, après l'énonciation de ce beau programme, elle va formuler une « *offre généreuse* ». Le procédé devrait plaire à une race de commerçants. Elle se prend peut-être ici pour le parrain de Coppola, tant qu'on est dans les crapules, et se permet de faire une offre qu'on ne peut pas refuser, sans doute. L'amitié, comme l'amour, est décidément bien mal traitée dans ce texte, avec ces amis qui ne savent que menacer de dénonciation. L'assignation continue avec la métaphore choisie du ghetto, qui reprend l'image précédente de la prison. Quel ghetto ? Celui de Varsovie avant la liquidation peut-être ? En sortir avec elle ? Pour aller où ? La norme serait donc l'autre sortie du ghetto, celle de la dénonciation

et ce qui s'en suit – et c'est bien ce qui arrive quand on perd des amis puisque c'est la leçon de la belle histoire de Dieu-donné –, la générosité, c'est de proposer autre chose, qui ne sera pourtant pas précisé. C'est grotesque. En tout cas, c'est tout ce qu'on peut vous proposer, « Vous, les juifs », puisque la différence raciale vous exclut de fait de la proposition finale qui prétend pourtant à l'universalité.

Et puis vient la conversion, qui fait de l'islam un nouvel universalisme, certes sous condition, mais avec tout ce dont « nous » est responsable, Houria est déjà bien gentille de « nous » le proposer. C'est la grande mansuétude de l'expansion religieuse, et puis la terreur n'est jamais loin quand on propose la conversion : *« De sa foi, l'indigène tire sa puissance. L'immigré est un homme politique qui s'ignore. [...] à celui qui prétend concurrencer, Dieu il répond : Allahou akbar ! Et il ajoute : Il n'y a de Dieu que Dieu. [...] Mais ce cri – Allahou akbar ! – terrorise les vaniteux qui y voient un projet de déchéance. Ils ont bien raison de le redouter car son potentiel égalitaire est réel : remettre les hommes, tous les hommes, à leur place, sans hiérarchie aucune. Une seule entité est autorisée à dominer : Dieu. [...] Ainsi, les Blancs rejoignent leur place aux côtés de tous leurs frères et sœurs en humanité : celle de simples mortels »*, pages 131 et suivantes. C'est la condition pour participer du généreux « nous » final de *« l'amour révolutionnaire »*. Révolutionnaire ? Vous avez dit révolutionnaire ? *« Alors, commençons par le commencement. Répétons-le autant que nécessaire : Allahou akbar ! Détournons Descartes et faisons redescendre tout ce qui s'élève »*, page 140 et fin. L'universalisme de l'esclavage et de la soumission égalitaire au dieu unique, la *oumma*, voilà donc ce que l'on nous propose pour en finir enfin avec cet ineffable universalisme révolutionnaire, donc « blanc ». On notera qu'un jeu pervers vise à rendre

indistincts « indigène » et « immigré », à en faire soudain des synonymes. La catégorie « immigré » était jusqu'ici délaissée, sauf dans l'anecdote personnelle concernant son père dans laquelle « immigré » était employé comme équivalent de « prolo ». Quand il s'agit de jouer du religieux et d'imposer la conversion et la soumission à Dieu comme seule perspective égalitaire, on se retrouve un importateur exotique, un archaïsme politique rendu caduque par « indigène », l'« immigré », qui endosse aussi d'ailleurs le costume du « blédard » et dont on convoque le potentiel de figure de lutte pour en détourner la capacité subversive et afin d'en faire le passeur de l'asservissement proposé à la religion, en l'asservissant lui-même.

Si on critique la laïcité, ce n'est certainement pas d'ailleurs dans une perspective révolutionnaire, mais dans une perspective théologique, c'est parce qu'elle finit « *par se confondre avec impiété collective* » et que ce qui est soi-disant de la neutralité d'État est en fait de « *l'athéisme d'État* », et l'athéisme est, du point de vue de l'obéissance religieuse, le stade suprême de l'impiété, n'est-ce pas ? On a, comme souvent, la promotion d'une lecture droitiste et rigoriste de la religion puisque la prière cinq fois par jour et le voile seront présentés comme la norme, page 128. La Mecque sera « *le soleil* » pour le « *tournesol* » qu'est le croyant, elle seule pourra le « *subjuguer* ». On aura une définition intéressante du voile et des robes longues, qu'on présente souvent comme de simples bouts de tissu quand il s'agit d'assurer la défense de leur usage dans le cadre de l'école par exemple. Ici on se demande comment oser refuser ce qui « *dérobe corps et chevelure aux regards concupiscent* » ? Décence et probité, voilà les mots d'ordre pour cette jeunesse toujours trop sexualisée et pulsionnelle. Dans ce passage, les assignations disparaissent, elle évoque alors la « *créature* », créature de Dieu sans doute,

déracialisée et rendue à son universalité grâce à la conversion, enfin. Page 128, « *elle sait [la créature toujours] comme personne la fragilité du moderne et la solidité de l'archaïque* ». En voilà une belle tirade qui dans sa synthèse entre réaction et conservation, ne ferait pas pâlir Bernard Anthony³⁹, Maurras ou Pétain. Mais, « située », Bouteldja a ce petit supplément d'art qui permet de vendre cette camelote aux gogos d'extrême gauche. Elle énonce pourtant que la proposition politique dont elle se fait la propagandiste trouve sa place dans cette époque, après la fin de l'histoire, en en acceptant les conditions, sur les cendres du mouvement révolutionnaire et en tâchant de les disperser et d'en refroidir les braises, dans la continuité du post-modernisme, « *C'est la fin des grands récits et projets émancipateurs* », page 129. Dans une vision complètement dépolitisée où l'histoire ne serait faite que de mécanismes abstraits, on mélange alors la Seconde Guerre mondiale, « *les génocides* » (l'un n'ayant rien à voir avec l'autre bien sûr) et la « *destruction de l'environnement* ». On apprendra ainsi qu'« *Il est apparu de plus en plus clairement que les génocides, les désastres écologiques et les ethnocides* » ont été causés par ce que l'on serait en droit de considérer comme des forces maléfiques : l'envers des « *technologies psychopathes* » et des « *sciences corrompues mariées aux nouvelles hiérarchies laïques* ». À quand un livre à l'Échappée⁴⁰, *Racialités, 20 pen-*

39 Bernard Anthony est un catholique traditionaliste d'extrême droite qui a porté plainte contre l'usage de l'expression « souchiens » par Houria Bouteldja. Il dit de son dernier livre au micro de Radio Courtoisie : « *Elle a des accents barrésiens, on retrouve là l'accent de tous les nationalismes* » et « *on l'imagine marxiste, on l'imagine gauchiste, taratata, mais elle est "travail, famille, patrie", Houria...* »

40 Cf. *Radicalité, 20 penseurs vraiment critiques*, Éditions l'Échappée, Coordonné par Cédric Biagini, Guillaume Carnino et Patrick Marcolini, 2013. Dans cet ouvrage contestable et réactionnaire à plus d'un titre, on

seurs vraiment décoloniaux, illustré par Zeon, un des dessinateurs antisémites de Soral ?

Un nouvel exotisme se vend, teinté de paternalisme surplombant et de fascination, « *Et s'il [l'immigré] avait une autre utilité ? Celle, par exemple, de transporter avec lui et de conserver la mémoire des sociétés solidaires, où la conscience collective est forte et où chacun se sent responsable du groupe. Celle de résister à l'atomisation de la société, à l'individualisme forcené. Celle de protéger l'individu contre la vie nue [coucou Agamben], en lieu et place du "chacun pour soi". On aura tout dit de l'islam et du "communautarisme" sauf cette évidence aveuglante qui en est pourtant le fondement. Nos sages ne disaient-ils pas : "Que Dieu nous préserve du mot je" ? Par fidélité à cet adage, l'immigré a fait ce qu'il a pu pour en préserver le sens ultime dans une France qui exalte le "je" libéral, consommateur, jouisseur* », pages 130 et 131. En réalité on navigue entre l'éloge d'un fonctionnement de sous-féodalité villageoise et une chanson des Enfoirés. Une *hipster* de la culture et de la communication nous vend le mythe du bon sauvage 2.0. Comme dans toutes les sectes, tous les sauveurs providentiels, qu'ils soient adventistes, témoins de Jéhovah, ou appellistes, nient les richesses du passé et du présent, assèchent les possibles et angoissent tous

trouve une introduction d'un vrai essayiste contributeur du site d'Alain Soral proche de la Nouvelle Droite, Charles Robin, pour présenter la formidable pensée du rouge-brun Michéa. On y trouve aussi une notice d'Olivier Rey, un partisan de la Manif pour tous qui, quand l'occasion se présente, débat avec Alain de Benoist, leader de la Nouvelle Droite.

azimuts, pour mieux rassurer et racheter la petite créature opprimée. Après le « retour » à la terre, les vagues *new age* et l'engouement pour le bouddhisme, un bon retour au monothéisme sur fond décroissant, le monde « néolibéral » provoque perte des repères et atomisation, Dieu et la *oumma* te tendent la main, une autre version de la « commune » tant vantée chez les *Amis blancs*. Convertis-toi, pourfends quelques *kouffars*, et tu auras une communauté et un avenir au paradis éternel. En voilà une véritable politique de l'amour révolutionnaire. On aura tout de même quelques analyses de la situation actuelle : savez-vous ce qui est arrivé au « *prolo blanc* » ? « *Il a été livré, désarmé, privé de Dieu, du communisme et de tout horizon social, au grand capital.* »

Désormais, on ne dit plus « ça ne veut rien dire », « c'est ridicule » ou « c'est de la merde », on dit « c'est décolonial ».

Plus sérieusement, le message est clair : « *De sa foi l'indigène tire sa puissance. L'immigré est un homme politique qui s'ignore. Il est un guide.* » Mais dans quelles oubliettes sont donc tombées toutes les luttes, tous les refus d'obéissance à l'État, au travail, portés par bon nombre d'immigrés, depuis les années 50 ? Où sont tous les refus aux multiples injonctions à l'obéissance, sociales, religieuses et familiales, des générations suivantes, que sont devenues ce qui en est le plus visible, toutes les émeutes des années 80, 90 et 2000 ?

Sur toute une page, page 132, en guise de solution miraculeuse et universelle, on aura du « *Allahou akbar!* » à toutes les sauces parsemé de « *Il n'y a de Dieu que*

Dieu », « *in cha Allah* », « *seul le Tout-Puissant est éternel* » etc. : le livre devient prière. Tout cela composant enfin « *un point de vue universel* ». Saviez-vous que c'est « *de ce complexe de la vanité* » qui vient du fait de ne pas reconnaître que « *seul le Tout-Puissant est éternel* » et que « *personne ne peut lui disputer le pouvoir* » que « *sont nées les théories blasphématoires de la supériorité des Blancs sur les non-Blancs, de la supériorité des hommes sur les femmes, de la supériorité des hommes sur les animaux et la nature* » ? On nage en plein délire, et s'il n'y avait la crainte de banaliser le mot et de l'utiliser à mauvais escient, on pourrait qualifier ce rapport à l'histoire réelle et à l'émergence historique des idées de « *négationnisme* » : TOUT EST FAUX.

Horreur, vanité et ridicule du projet décolonial, marmite confuse déconstruite et religieuse post-moderne : « *Peu le savent mais l'islam a sauvé plus d'une âme – de la prison, de la drogue, du suicide – et en a guidé plus d'un sur le chemin de la résistance. Respect.* » Mais la suite est encore plus savoureuse : « *Mais le gros reste à faire et toutes les autres utopies de libération seront les bienvenues d'où qu'elles viennent, spirituelles ou politiques, religieuses, agnostiques ou culturelles tant qu'elles respectent la Nature et l'humain qui n'en est fondamentalement qu'un élément parmi d'autres.* » Vendeurs de soupe de tous les pays unissons-nous, *united shenanigans*⁴¹ of confusion. Ce texte se terminera, sans queue ni tête... Est-ce qu'il

41 En anglais, « *shenanigans* » renvoie à la fois à une manigance, une fourberie, une ruse et une mauvaise farce.

fallait vraiment en passer par l'antisémitisme, le négationnisme, l'homophobie, l'exaltation de la race, l'appel à la conversion et la défense des violeurs pour en arriver à la défense de la « *Nature* » et de « *l'humain* » ?

Par contre, par-delà ce terrible lyrisme et toute cette confusion, on a quand même un programme qui justifie sans doute tout cet édifice rhétorique. Page 115 : « *Les partisans du Black Power parlent : "L'absence totale de pouvoir engendre une race de mendiants." C'est ce que nous sommes et ce que nous resterons si nous ne nous décidons pas à prendre le parti de nous-mêmes, à penser le pouvoir, la stratégie et les moyens de l'atteindre.* »

Mais qui sont-ils ces « *partisans du Black Power* » ? La note sourçant la citation nous apprend qu'il s'agirait d'une déclaration des « *Écclésiastiques noirs du Conseil National des Églises* » tirée du *New York Times* du 31 juillet 1966. Pour gloser sur cette simple phrase, qui doit plaire à Bouteldja parce qu'elle contient à la fois le mot fétiche « *race* » et un point de vue péjoratif sur ceux dont « *l'absence totale de pouvoir* » fait des « *mendiants* », elle emploie des formules largement léninistes et martiales comme « *prendre le parti* », « *penser le pouvoir, la stratégie et les moyens de l'atteindre* ». Mais loin de promettre le Grand soir, on a seulement, vu l'époque, le contexte et les gens dont il s'agit, l'expression des velléités d'ascension sociale et politique très normales et pas subversives pour deux grammes des décoloniaux. Face à cette « *race de mendiants* », manière de racialiser quelque chose qu'elle pourrait aussi appeler (*lumpen*) prolétariat (toujours cette race sociale...), les racistes font état de leur

mépris de classe et n'ouvrent aucune autre perspective que la promotion de la réussite sociale et politique. En quelques mots il s'agit d'entreprendre, de devenir des bourgeois et de rejoindre le projet déjà inscrit dans la plate-forme du Parti des Indigènes de la République : se présenter aux élections. La politique sert à justifier la volonté de parvenir. La montagne raciale accouche donc d'une souris électorale. Notre messagère de la race propose de « *renouer avec Bandung et de recréer une espèce de Tricontinentale à l'intérieur de l'Occident* », page 120. Parce qu'en effet « *qui mieux que nous peut devenir force de proposition* » ? On se fantasme en présidents anti-impérialistes, et il y en a eu beaucoup, et on ne s'arrêtera pas en si bon chemin : « *Qui mieux que nous peut contraindre, par le jeu des rapports de force, les Blancs antiracistes et anti-impérialistes à combattre les politiques impérialistes et néolibérales de leur pays ?* » Un programme digne de ce qu'on pourrait appeler un altermondialisme édenté. Ce n'est pas tout, pour acmé, elle propose alors de « *créer les conditions des grandes alliances entre les tiers-peuples d'Occident et le prolétariat blanc pour résister à la tiers-mondisation de l'Europe* ». On est un peu déçus parce que quelques pages plus tôt, elle proposait de « *nous sourcer ailleurs* », et affirmait que quand « *ils nous disent 1789. Répondons 1492!* ». Ce programme magique, de former une « *unité politique* » se termine par « *un internationalisme décolonial pour contenir les effets dévastateurs de la crise du capitalisme qui est aussi une crise de civilisation et participer à la transition vers un modèle plus humain, tout simplement* ». Subjugués par toute cette radicalité,

Pierre Rabhi et Jean-Luc Mélenchon ont-ils donné leur accord pour cette conclusion dévastatrice? Ce capitalisme transnational, débridé, destructeur de forêts en toute impunité n'a qu'à bien se tenir!

Pour conclure, à défaut encore d'en finir...

Celle qui utilise « *bâtarde* » comme une insulte et glorifie ce faisant la pureté perdue de la race n'hésite donc pas à reprendre plusieurs poncifs antisémites éculés pour les associer à sa conception *new age* de la race décomplexée. Elle déteste les juifs, qui ont d'ailleurs partie liée avec le diable. Elle assume son « antisémitisme édenté », qui n'empêche pas l'usage de la menace, y compris dans ce passage très étrange à propos du regard de haine, voire pire, qu'elle pose sur l'enfant à la kippa. Les comparaisons tordues qui lui permettent de rapprocher « juif » d'« antisémite » ou de « nazi », ou de revendiquer la nécessité du « *blasphème* » et la diffusion de « *l'athéisme* » face à cette « *religion civile* » qu'est devenue « *la Shoah* », opèrent comme une ruse rhétorique qui prend une allure obsessionnelle. Elle cite d'ailleurs plusieurs fois *Georgette*, un roman de Farida Belghoul, dont chacun connaît l'investissement auprès d'Alain Soral – c'est d'ailleurs lui qui le réédite – et en particulier dans l'organisation des jours de retrait de l'école contre la théorie du genre qui ont été l'occasion de réunir islamistes, partisans de la Manif pour tous et vieux Français homophobes. On ratisse assez large,

mais dans une seule direction. Les classes sont utilisées comme vagues notions sociologiques mais on leur préfère une ferme hiérarchie raciale, qui dément à chaque page la dénégation liminaire qui promettait d'utiliser la race comme une construction politique, sans assignation. L'histoire n'existe pas, sauf 1492 et le début de la colonisation de l'Algérie. En guise de réenchantement du monde, on propose un re-bigotage massif. Régner sur les imaginaires, les peurs et les angoisses, pour mieux gouverner, voilà le projet de Bouteldja et de ses amis, tel qu'il sera exposé dans sa conclusion. Le seul amour et la seule révolution qu'on propose là sont ceux de la conversion à l'islam vendu comme un nouvel universalisme, sans hiérarchie, sans parler des juifs et mécréants bien sûr qui n'auront que ce qu'ils méritent.

Et tout ça, à destination de la Gauche, et aux Editions La fabrique.

Merci Hazan... Et son monde !